

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 10 kouras / Danemark 50 ore / Espagne 50 ore / Finlande 4,50 mk. / France 5 fr. / Grèce 300 drachmes / Hongrie 50 fillér.
 Italie 3 lire / Norvège 50 ore / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 ore / Suisse 50 centimes / Tchécoslovaquie 3 cour. / Turquie 20 kurus

1er NUMERO D'OCTOBRE 1943

Signal



D'abord au combat ensuite à l'étude

La Cité universitaire de Madrid avait été entièrement détruite au cours de la guerre civile espagnole. Sa reconstruction est commencée. La faculté de philosophie vient de rouvrir ses portes, et parmi les premiers étudiants on remarque de jeunes espagnols qui se sont distingués dans la lutte contre les Soviets, remplissant ainsi leur devoir envers l'Europe.

Cliché de Léopold Friedler.



1^{er} NUMERO D'OCTOBRE
NUMERO 19/1943

SIGNAL

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIERES

La guerre: une lutte mondiale

	Page
Histoire d'une chasse	2
Portrait du soldat allemand, tel que le voit l'ennemi	4
Moisson guerrière	11
Visite au front de l'Est	25
«Americana»	28
39 jours. Les cinq phases de la bataille de Sicile	37

Le nouvel aspect du monde: L'avenir de l'Europe

Stratégie aérienne ou anéantissement des peuples	6
--	---

La vie d'aujourd'hui:

Été athénien. Extrait du carnet de route d'un soldat par Walter Kiaulehn	18
Dans l'esprit du présent. La vie musicale	30
En 1943 comme en 1363. Une fête populaire tyrolienne	33

COPYRIGHT 1943 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

POUR LEUR PATRIE

BATHENIKO M.



DEUX soldats soviétiques faisaient signe à des guetteurs allemands qu'ils voulaient passer dans leurs lignes. L'un d'eux, on le constata ensuite, était Batheniko M.; l'autre, son camarade A... La faim et la haine les avaient, comme tant de leurs compagnons, poussés dans cette voie.

Batheniko raconta: «La nourriture chez les Soviétiques est de plus en plus mauvaise. Très peu de pain et des soupes claires à l'eau qui ne contiennent que quelques débris de pommes de terre et des feuilles d'ortie.» Mais il avait fallu autre chose pour amener Batheniko à se décider à rejoindre les Allemands. Pire, moins supportable encore que la mauvaise nourriture, aurait été le traitement infligé pour les pousser en avant, sans le moindre égard, contre les Allemands.

Tous les déserteurs nous font le même récit. Ils ont la crainte et la colère pour conseillères. Toutes deux se combinent en l'ardent désir, non pas de se mettre en sûreté chez les Allemands, mais de trouver chez eux la possibilité de combattre activement ce régime bolcheviste qu'ils abhorrent. Batheniko M., et son camarade A... ont aussitôt exprimé leur désir: «Enrôlez-nous pour la lutte contre ceux qui nous déshonorent, qui nous ravalent au rang des bêtes et nous conduisent à la mort.» Depuis, Batheniko M., est à son poste, ainsi que d'autres sympathisants, dans une compagnie des formations autochtones qui traquent sans remission les bandes soviétiques. Batheniko M., et ses frères mènent le combat avec d'autant plus d'ardeur qu'ils savent contribuer à libérer leurs compatriotes de l'étreinte des bandes rouges.

Histoire d'une chasse «Signal» prend position sur la Sicile

EN embarquant ses troupes anglo-américaines, Montgomery terminait ainsi son ordre du jour: «Avec mes meilleurs vœux pour une bonne chasse!» Ces mots allègres se sont répandus à travers l'éther et ont retenti dans le monde entier. Ce souhait sportif du général a bondi de mille machines à écrire sur des milliers de claviers de linotypes et, à la première heure du lendemain, des millions de cœurs américains se sont réjouis. As-tu lu cela, Mary? Montgomery est parti à la chasse avec nos garçons. Fameux gaillard! Ah! si seulement je pouvais être à ses côtés. Nous autres, on se morfond dans des bureaux et on a rien de la guerre!... Entre temps, les premiers chasseurs arrivaient en Sicile et, avant que leurs yeux ne se fussent fermés pour jamais, ils purent constater avec grand étonnement qu'il y avait en Sicile des lièvres vraiment curieux. Ceux-ci portaient casque d'acier et fusil-mitrailleur et tiraient sur leurs chasseurs. Chose que des lièvres n'auraient pas dû se permettre, pour rester ce gibier que le joyeux Montgomery voulait tirer. Il en fut ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, du personnel de terre et des services d'un aérodrome, avec lesquels les chasseurs se confrontèrent et s'usèrent dans un dur combat qui dura deux jours et une nuit. Comment un trésorier ou un monteur peut-il oser braver un soldat américain entraîné, un chasseur parachutiste parfait en possession de toutes les fines-ses de la chasse? Certes, les trésoriers, les employés de bureau et les monteurs sont du gibier que l'on peut chasser, puisqu'ils sont vêtus d'uniformes, mais dans l'esprit du chasseur ils sont tout au plus de vulgaires lapins. Que ces doux animaux ne prennent pas la fuite, mais expédient leurs chasseurs à des chasses éternelles est hors de coutume et ne doit pas être. Et parce que cela ne peut pas être, ne doit pas être, on tait dans les communiqués offerts aux petits déjeuners des Anglo-Américains ce début pénible.

Une chasse est une distraction courte, mais prenante; et la fierté du chasseur est le «tableau de chasse», le nombre d'animaux abattus. *Signal* publie à la page 37 de ce numéro, en cinq cartes accompagnées d'intéressants commentaires, le déroulement de la chasse et aussi son tableau. Et il semble bien que ce sont les chasseurs plutôt que les lièvres qui ont pris la culotte. La chasse de Montgomery dura plus de cinq semaines et les chasseurs étaient quatre fois plus nombreux que les lièvres. Pourtant, à la fin, il y avait plus de chasseurs morts sur le terrain que de lièvres à l'origine. Au milieu de la partie, le général fit appeler de nouveaux chasseurs. Le chiffre restreint des premiers participants ne suffisait plus, vu les vides creusés dans leurs rangs. On prévoit d'habitude un lièvre pour quatre tireurs. Mais même à la chasse à l'éléphant ou au rhinocéros, on ne voit pas tant de chasseurs; cependant, le général voulait, à ce qu'il semble, que le plus grand nombre possible de chasseurs puissent profiter d'une bonne chasse. A la vérité, il n'y a pas beaucoup de lièvres dans les laves de Sicile, et seul un fripon peut offrir à ses hôtes plus qu'il ne possède. Pour une fois, Montgomery s'était accroché

en Sicile. En d'autres lieux, il aurait pu trouver plus de lièvres, mais peut-être le paysage n'eût pas été aussi romantique.

Les gasconnades sont familières aux mauvais chasseurs. Sir Falstaff en use et en abuse. Il tue de nouveau des héros déjà morts et prétend ensuite les avoir retrouvés vivants. Beau compliment de chasse pour le «triomphe de Trapani et de Palerme». Lorsqu'ils enlevèrent le nord-ouest de la Sicile, ils n'y trouvèrent plus qu'un cimetière de héros.

Peut-être qu'après la chasse sicilienne Montgomery n'a plus la prétention d'être un chasseur. Mais on peut aussi le fêter comme soldat. Il est un des pères de la «stratégie amphibie». Un prédécesseur de Montgomery fut Cortez, qui brûla ses bateaux derrière lui. Seul le flegme britannique différencie Montgomery de cet homme au sang chaud: l'Anglais, lui, laissa brûler ses bateaux par l'ennemi. On peut encore ajouter qu'en Méditerranée une quantité d'îles offrent de fort convenables objectifs à la «stratégie amphibie». Plus on réfléchit d'ailleurs à cette manière de faire la guerre, plus il apparaît que Montgomery surpasse tous les Don Quichotte de la terre. Ce dernier découvrit en tout cas le combat contre les moulins en l'absence d'adversaires véritables. Montgomery va apprendre à connaître, sur la terre ferme, ses adversaires véritables.

Abandonnons le général et revenons à nos gens, aux petits déjeuners américains et à leurs journaux du matin. Ils sont nourris de stratégie en chambre, qui conduit la guerre d'après les recettes de livre de cuisine: on prend...

Il s'agit d'une invasion de l'Europe. Un instant. Invasion? Voyons notre livre de recettes à faire la guerre, page 43: «On prend une armée, des navires et des chalands de débarquement, des porte-avions et des chars; bien remuer et assaisonner avec de la bonne humeur. Faire bouillir brièvement et retirer aussitôt du feu...»

Ainsi donc, le général veut faire une invasion. Nous n'y voyons pas d'inconvénient. Nous lui conseillons simplement de prendre le double ou, mieux, le triple d'ingrédients, et ensuite cela devra réussir. Et cela réussira effectivement, mais pas de la manière correcte. Et venant s'asseoir autour de la bouillie épaisse, les convives ne la trouvent pas à leur goût. Qu'elle ait peut-être cuit trop longtemps et que peut-être aussi les recettes et les ingrédients en soient encore à attendre de véritables cuisiniers, on s'en doute, mais on ne le dit pas à ceux à qui sera servi ce plat manqué. Avec beaucoup de sucre ils le mangent en le tenant pour de la bonne cuisine, car de la vraie ils n'en ont encore jamais mangé. Et riant la bouche pleine, parce qu'il est difficile d'avaler ce plat épais, ils posent finalement leur cuillère: «Fameux gaillard que ce Montgomery. Je me réjouis à l'avance des histoires que raconteront les garçons qui étaient à la chasse avec lui...»

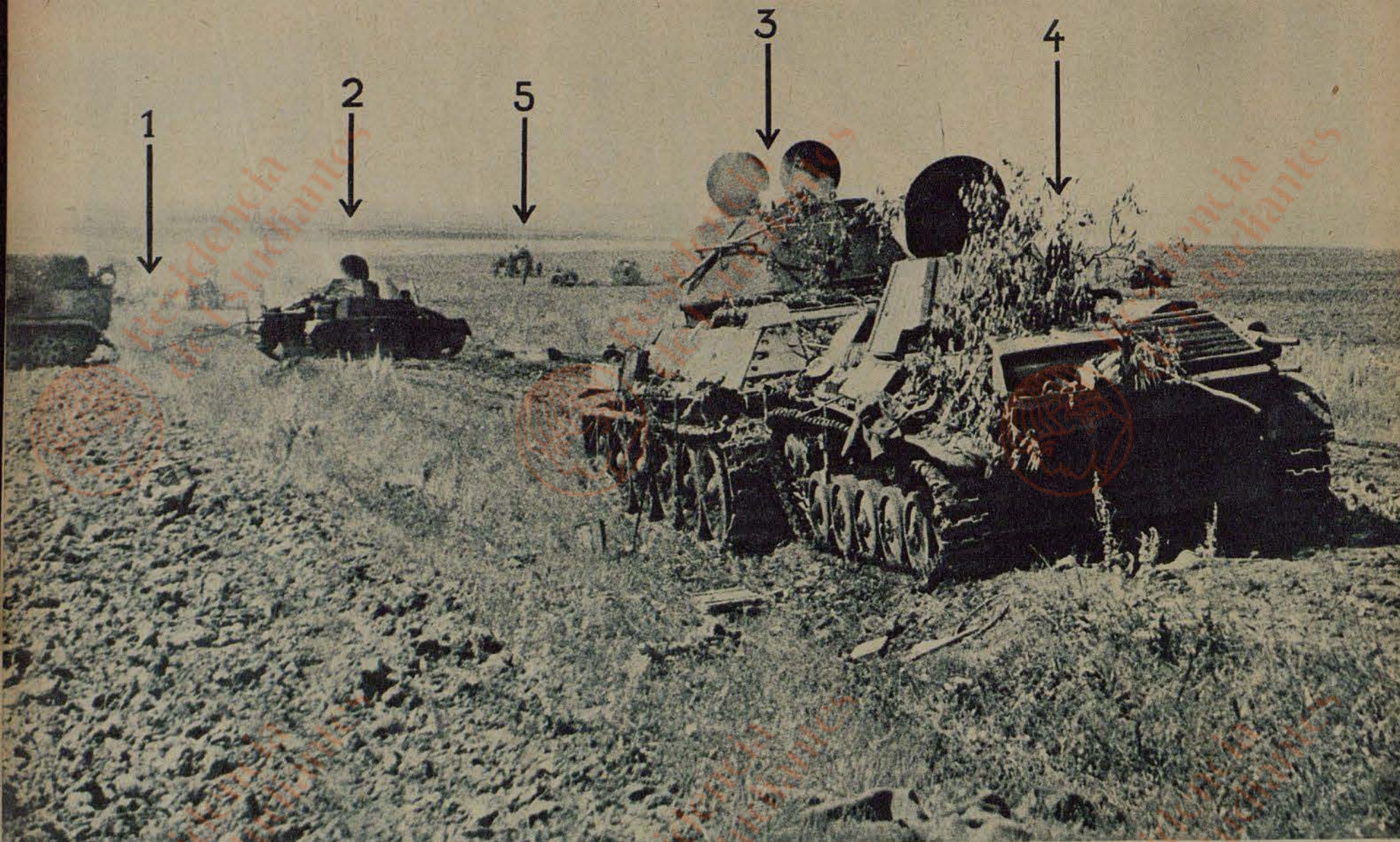
Celles-ci, telles qu'elles se dérouleront en réalité en Sicile, le peuple américain, les mères et les femmes n'en sauront rien. Car les morts que coûta cette entreprise de Roosevelt ne pourront plus parler... ni dans les articles, ni dans leurs lettres, ni à la radio...

«Signal» publie, aux pages 37-39, ses informations sur la campagne de Sicile



Un général en Sicile

Sur le dernier transport qui quitta la Sicile un général se tenait debout au milieu de ses hommes qui venaient à peine de lancer leurs dernières grenades. Il n'a plus qu'un bras: c'est le général commandant les troupes allemandes de Sicile, le général de troupes motorisées Hans Hube. Officier de carrière, âgé aujourd'hui de 52 ans, il perdit son bras au cours de la première guerre mondiale, mais demeura soldat, selon la tradition de sa famille. Promu colonel au début de cette guerre, et bientôt général de brigade, puis commandant d'une division motorisée, il gagna la croix de chevalier de la Croix de fer sur le front de l'Est; cinq mois plus tard, lors des combats d'hiver, il recevait les feuilles de chêne. Devant Stalingrad, comme chef d'un corps de chars, les épées furent ajoutées à ses feuilles de chêne. Avec ses hommes, dans ce combat de 39 jours qui se déroula en Sicile, il écarta définitivement ses adversaires. Anglais et Américains du rôle qu'ils avaient formé de faire de cette campagne un «Dunkerque» allemand.



L'un après l'autre... Un seul canon de la D. C. A. allemande a détruit, coup sur coup, cinq chars soviétiques du type T 34. Le premier fut foudroyé par un obus tiré à 30 mètres. 10 minutes après, le second est cloué sur place par un seul coup au but. Le troisième... (voir la photo ci-dessous et le récit du chef de pièce)

AINSI LE VOIT L'ENNEMI

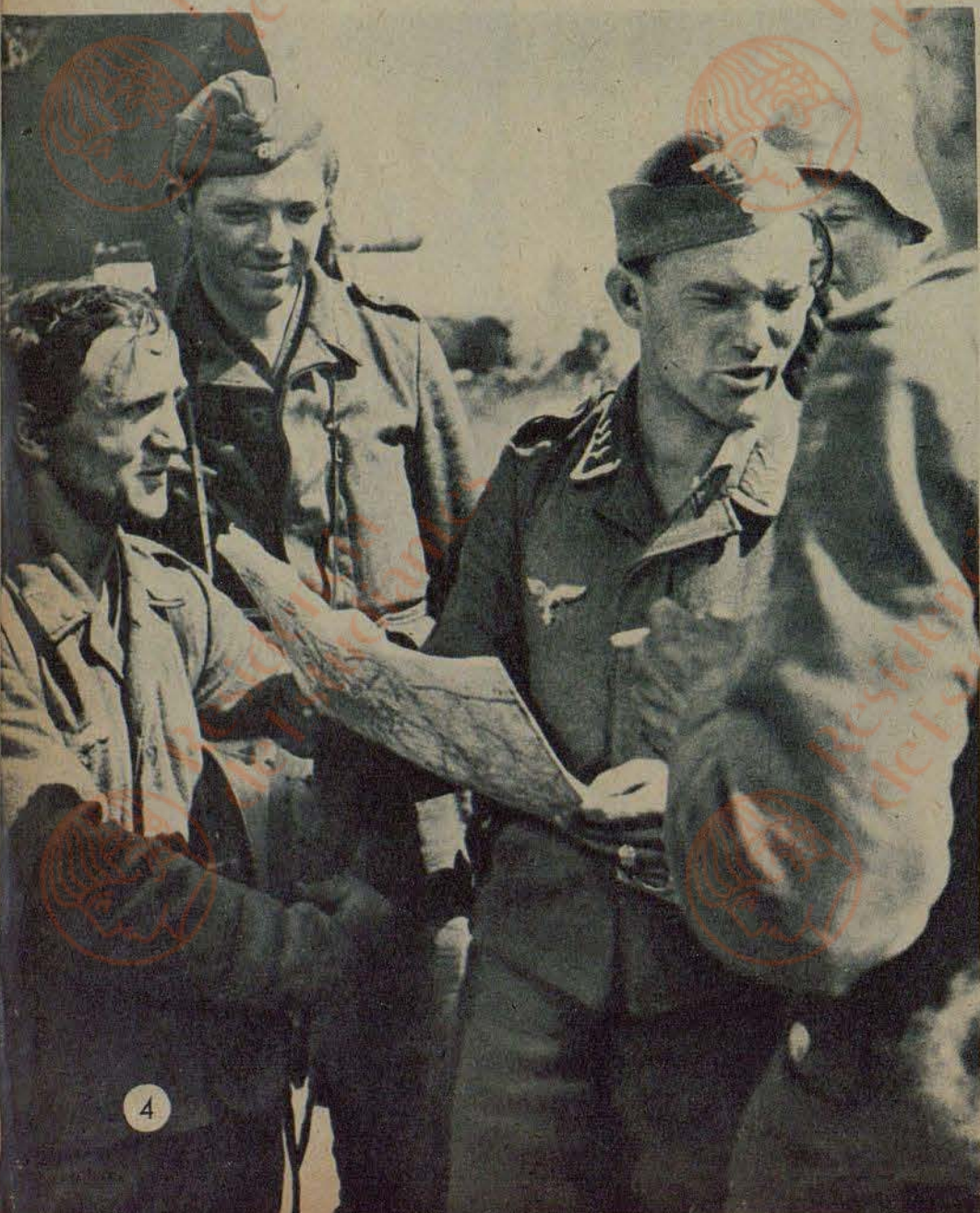
Ses ennemis se font du soldat allemand une image pour le moins curieuse. A l'abri, loin des coups, les boute-feux ne manquent pas de le montrer sous des traits fort différents de ceux que lui connaissent les gens du front. «Signal» présente ici les deux «aspects», éloquents par eux-mêmes

DANS son livre : «One World», Wendell Willkie parle d'une visite qu'il a rendue au général soviétique Dimitri D. Lelyuchenko à son poste de commandement sur le front. Le général qui, âgé de 38 ans, commande 16 divisions, lui déclarait : «Ne vous trompez pas, Monsieur Willkie ! Les troupes allemandes ont un équipement excellent et leurs officiers sont des militaires de carrière

dignes de confiance. Rien n'est supérieur à l'organisation de l'armée du Reich. L'armée allemande est toujours la meilleure organisation militaire du monde en guerre ! »

Le général Montgomery a déclaré à Willkie : «Je vous assure que ces boches — il désignait toujours les Allemands sous le nom de boches — sont de bons soldats. »

←
Le sous-officier allemand, chef de pièce, raconte : «... Le numéro trois surgit droit dans l'axe de notre canon et le char numéro quatre entra en collision avec lui ; l'équipage l'abandonna ; nul besoin de tirer. Le cinquième, porte-fanion du commandant du groupe de blindés soviétiques, était importé d'Amérique et compléta notre tableau de chasse matinale. Ce fut du bon travail... » Voilà donc l'un de ces soldats que d'autres voient comme ci-contre



L'« Aftonbladet » de Stockholm mande dans ses reportages du front américain que les mines allemandes causaient surtout les plus grandes difficultés à l'infanterie yankee. Le général Mac Nair, collaborateur militaire du « New York Times », écrit dans « Life » du 10 juin 1943 : « La mine allemande en forme de disque et d'une épaisseur de dix centimètres pour un diamètre de 31 cm., contient environ 5 kilos d'explosifs qui éclatent avec une pression de près de 140 kilos. Elle est la meilleure mine antichar. »

Ce même général Mac Nair écrit encore dans ce numéro de « Life » : « Il n'existe aucune preuve d'un relâchement moral ou d'une diminution de la volonté de combat dans l'armée allemande. Les troupes du Reich continuent à soutenir une lutte acharnée contre l'Union Soviétique, les Anglais et les Américains, souvent très supérieurs en nombre. Leur équipement est toujours excellent. Leur artillerie l'emporte sur tous nos canons de campagne. Leur meilleure pièce est le canon de 88 long à tir rapide qui leur est précieux pour la défense antiaérienne et antichar et comme canon de campagne. Les avions allemands sont d'une excellente qualité. Le Focke-Wulf est, de l'aveu même des pilotes alliés, un meilleur chasseur que le Spitfire 5 anglais et plus maniable que le Spitfire 9. »

★

Le « New York Times » publie un reportage du front dans lequel on peut lire : « Les opérations militaires prouvent toujours que les Allemands sont d'excellents soldats, ce qui est d'ailleurs admis et reconnu par tout le monde. »

★

Reuter déclare, le 6 août 1943 : « C'est un fait certain que la bravoure et la valeur des soldats allemands augmentent en proportion du danger. »

★

Le périodique londonien « The Sphere » écrit à l'occasion des combats que les Allemands livrent côte à côte avec les Italiens : « Si les Allemands luttent ainsi pour leurs alliés, que doit-on attendre d'eux lorsqu'ils défendront leur propre pays ? Ils restent les plus redoutables adversaires que jamais des alliés aient eu à combattre. Même la Grande Armée de Napoléon ne peut leur être comparée. Il est impossible de persuader l'Allemagne qu'elle ne peut remporter la victoire. Elle dispose encore des sources les plus importantes de matières premières de l'Europe et elle porte toujours dans son carquois un grand nombre de flèches dangereuses. »

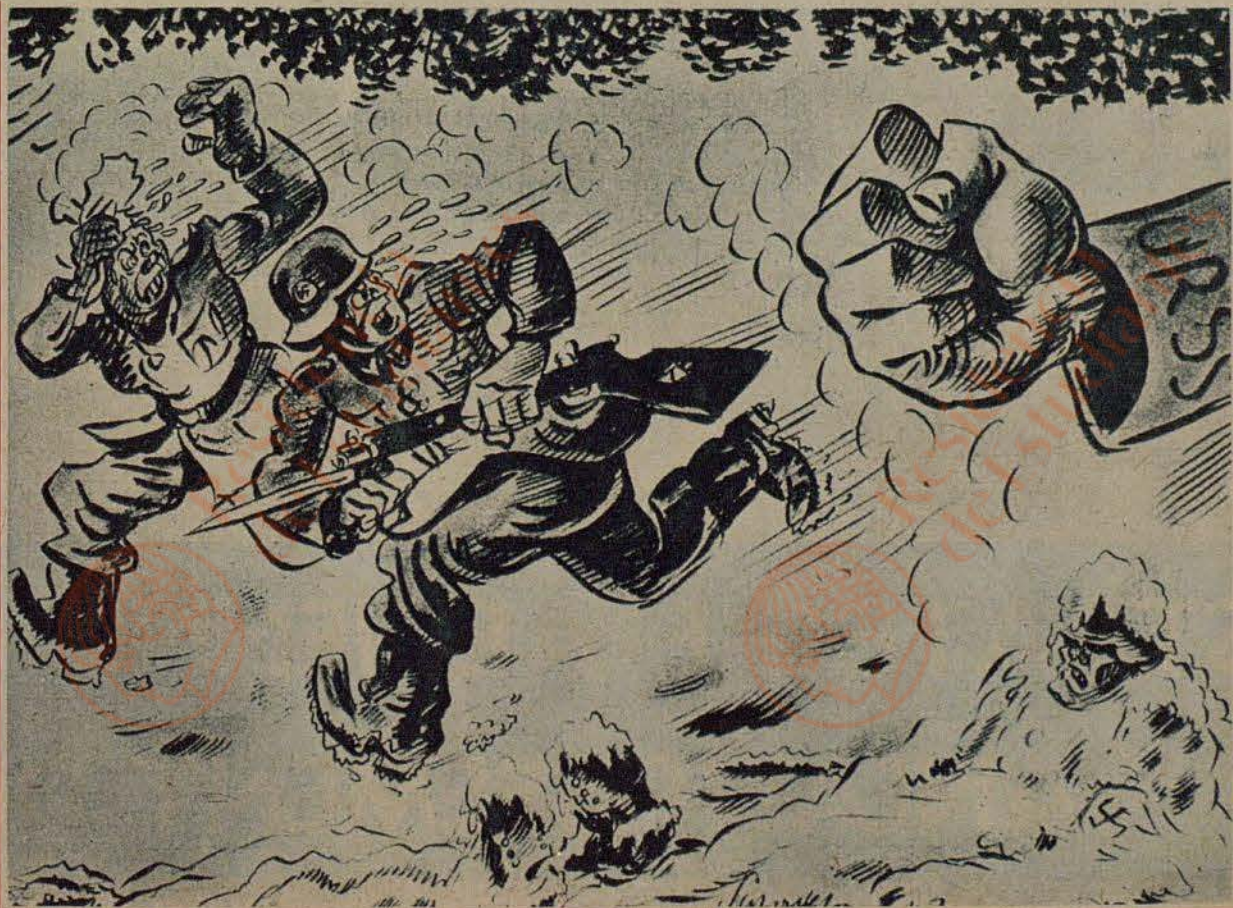
★

Un officier anglais blessé sur le front de Sicile avoue : « Si la conquête de la presqu'île italienne exige autant de sacrifices que l'occupation de Catane, il est possible que les Anglais, épuisés, soient forcés de demander eux-mêmes la paix. »



Autres points de vue.

Autres points de vue. Les agents de la propagande britannique et américaine ne cessent de s'attaquer au soldat allemand. La haine leur inspire de telles caricatures. « Bêtes à manger du foin », affirme une brochure américaine éditée également en portugais (dessin du haut). Ailleurs, on fait du combattant allemand un lâche qui fuit. Le voici selon une caricature parue le 10 janvier 1943 dans la revue bi-mensuelle « Images » du Caire (dessin du bas). Les témoignages ci-contre, recueillis sur le front ennemi, donnent une idée du soldat allemand tel que le voient les combattants d'en face. La réalité se charge, à elle seule, de répondre aux « croquis » des excités anglo-américains.



Sous une pluie de phosphore

«Signal» donne ci-dessous quelques extraits des nombreux témoignages publiés dans la presse suédoise et danoise sur les attaques au phosphore dirigées par les Anglo-Américains contre les femmes, les enfants et les civils de la population hambourgeoise

Le « Dagens Nyheter » de Stockholm, relate le 2 août, de Malmö : « Le matelot K.H. Jönsson, et le cuisinier Blomkvist du vapeur « Garpen », coulé dans le port de Hambourg, au cours d'une attaque aérienne, sont arrivés dimanche à Malmö : De même que leurs camarades survivants, ils avaient sauté par-dessus bord, mais le courant était très fort et les avait entraînés hors du port. La fumée des innombrables incendies était si épaisse que l'on pouvait à peine voir devant soi. Les deux matelots réussirent à se faire hisser à bord d'un vapeur chargé de fugitifs, qui remontait le fleuve. Le pont du bateau était couvert de femmes et d'enfants en larmes. La plupart de ces sinistrés étaient blessés, presque tous avaient laissé leurs proches sous les ruines.

Immédiatement après l'attaque, un véritable ouragan se déclina sur les rues de la ville, provoqué par la raréfaction de l'air, conséquence des formidables explosions qui s'étaient produites. Les marins racontèrent que les rues étaient jonchées de cadavres. Par suite de la chaleur épouvantable dégagée, les gens avaient été obligés de quitter les abris et les caves pour fuir dans la rue où, la chaleur étant encore plus forte, ils étaient tombés morts étouffés. L'attaque avait été déclenchée d'une telle manière que les habitants étaient condamnés à être brûlés vifs.

Tout d'abord, on avait jeté des bombes incendiaires. Les équipes de pompiers étaient aussitôt sorties des caves et, c'est seulement lorsque l'aviation ennemie se rendit compte que ces équipes étaient occupées dans les maisons et dans les rues, qu'elle jeta les bombes explosives, puis, finalement, sur les ruines fumantes, des bombes au phosphore, ce qui provoqua de nouveaux brasiers dans lesquels des femmes désespérées, qui voulaient se sauver avec leur enfant sur les bras, périrent en grand nombre.

Sans parents, sans foyer

Le « Stockholm Tidningen » relate le 5 août : « Parmi les Danois sauvés, se trouvaient le pasteur Tousgaard et le docteur Bulh qui ont pu, tous deux, atteindre la frontière danoise. Ils ont donné des descriptions émouvantes du sinistre. De nombreuses femmes ont emmené avec elles des enfants abandonnés. Un Danois a transporté dans son auto une femme et sept enfants, dont quatre seulement appartenaient à cette dernière. Elle avait recueilli les autres dans la rue. Partout, au milieu des ruines, on trouve encore beaucoup d'enfants qui ont perdu leurs parents. On ne peut trouver de mots pour décrire leur détresse. »

« J'ai vu, dans un centre de refuge, un jeune garçon de 12 ans qui portait deux sacs sur ses épaules. On voulut lui donner quelque chose à manger, mais il refusa. Un homme ouvrit les sacs. Dans l'un, il y avait le cadavre de son petit frère, âgé de deux ans, dans l'autre, le cadavre d'un lapin. Cet enfant était le seul survivant de sa famille. »

Le « Stockholm Tidningen » relate encore : « Dans la cité bombardée la vie n'est cependant pas arrêtée. A travers les ruines des anciennes rues principales, on a établi une chaussée sur laquelle circulent les autobus. On monte et on descend à volonté, sans payer, personne ne demandant d'argent. On dort où l'on peut, de préférence dans l'un de ces abris bétonnés qui ont résisté aux bombes. On mange dans des cuisines militaires et, là non plus, on n'a pas besoin de payer. Si l'on veut prendre le train, on monte sans billet. Devant les maisons détruites par les bombes au phosphore, on voit les habitants faire la cuisine sur des poêles de briques qu'ils ont installés un peu partout, dans les caves, dans les jardins, sur les pelouses. Chacun vient en aide à son voisin. La literie et le linge sont en commun. Si l'on possède plus d'une paire de souliers, on donne les autres à des amis ou à des personnes de connaissance ; mais on a pu sauver bien peu de choses. »

« Les dernières attaques furent dirigées contre les petits lotissements de la banlieue de Hambourg. Les bombes tombèrent sur des terrains où les gens s'étaient réfugiés en foule pour sauver le peu qu'ils possédaient. On raconte que là aussi les aviateurs tirèrent sur les fugitifs avec des mitrailleuses. Beaucoup de gens qui, le jour même, avaient sauvé leurs affaires des ruines de la ville, virent tout brûler devant leurs yeux et un grand nombre de ceux qui avaient trouvé un abri furent de nouveau chassés dans la rue. »

Ils n'ont pas versé une larme

Le « Nationaltidende », de Copenhague, du 1^{er} août, raconte entre autres : « Nous n'avons vu personne verser une larme, bien que la plupart des gens eussent tout perdu. Les enfants, eux-mêmes, seuls survivants de leur famille, ne pleuraient pas. Les habitants de Hambourg erraient ce jour-là sur toutes les routes hors de la ville. On pouvait les voir passer par dizaines de mille. Les paysans avaient placé, le long des routes, des brocs contenant du jus de fruit et du lait, et à certains endroits on trouvait aussi du pain. On nous offrit également des cigarettes. Personne ne demandait qui nous étions. Ce esprit fraternel au milieu de la terrible catastrophe, était comme un rayon de soleil. La population rurale recueillit autant de sinistrés que les maisons et les granges pouvaient en contenir. Le reste dut dormir dans les fossés ou au milieu des champs. »

Le « Berlingske Tidende » du 2 août relate encore : « Les services de secours ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour remédier au mal. On a ouvert tous les dépôts qui contenaient des provisions : pain, saucisson et fruits. Ces vivres ont été largement distribués à la population, dont il faut admirer le calme devant les malheurs causés par les bombes au phos-

phore. Cet effroyable choc n'a pu que provoquer un courage tranquille chez les sinistrés. »

Le « Kopenhagener Mittagsblatt BT » relate le 2 août : « Je me rappelle avoir remarqué une femme qui marchait lentement, pieds nus, à travers les ruines. Elle était vêtue d'un pyjama déchiré et portait son bébé sur le bras. Je lui demandai si je pouvais l'aider en quelque chose. Elle ne répondit pas et continua son chemin. Un vieil homme se tenait debout devant le cadavre méconnaissable de sa femme. Il ne pleurait pas mais la regardait fixement répétant sans cesse : « Voilà tout ce qui me reste ». Dans une cabine téléphonique, j'ai vu les cadavres de trois petits enfants qui étaient venus s'y réfugier et qui avaient été carbonisés. »

Le « Socialdemokraten » du 3 août relate encore : « Le travail des équipes de secours a été rendu difficile, du fait que partout des plaquettes et de la poudre de phosphore avaient été jetées. De nombreux incendies se produisirent ainsi plus tard, au moment où les opérations de sauvetage étaient en cours. Les groupes de la Croix-Rouge et surtout les infirmières restèrent de la sorte en danger de mort longtemps après l'attaque. »

« Mlle Ingeborg Jensen, nurse chez le vice-consul Hans Berthelsen, raconte qu'elle se trouvait dans un abri sur lequel une bombe était tombée sans exploser. Les bombes au phosphore jetées alors aux alentours, ajoute-t-elle, nous empêchèrent de sortir. Je ne sais combien de temps nous avons regardé la bombe avec angoisse. »

Unis dans le malheur

Le « Aftonbladet » de Stockholm, relate le 5 août, de Göteborg, dans un article intitulé « Les Allemands sont aussi résistants que les Anglais en 1940 » : « Je dois dire que j'ai été fort impressionné par l'attitude de la population. Aucune panique ne s'est produite. Tous ont accepté le destin avec calme. La population rurale est venue à notre rencontre avec des voitures de lait et de provisions qui ont été distribuées parmi les fugitifs, accueillis partout avec empressement. Il est indéniable que les attaques de l'aviation ennemie ont uni le peuple dans le malheur. Je ne crois pas que l'Allemagne puisse jamais être vaincue par l'aviation. On a beaucoup parlé de l'attitude des Londoniens en 1940, mais les Hambourgeois de 1943 ont fait preuve d'un courage semblable. » Et le « Berlingske Tidende » ajoute : « La population a maintenant tout perdu, il n'y a plus aucune différence de classes, mais tous, qu'ils aient perdu peu ou prou dans les flammes des bombes, savent que jamais rien ne pourrait leur être rendu si l'Allemagne ne gagnait pas la guerre. Tous s'en rendent compte, aussi bien les patriciens hambourgeois que le plus modeste ouvrier, qui a vu anéantir sa maison, fruit de ses économies de toute une vie. Il est probable que les bombardements au phosphore et les ouragans de feu qui ont anéanti cette belle ville auront des résultats tout autres que l'ennemi ne se l'imagine. »

Enfin le « Tat » qui paraît à Zurich, loin des événements tragiques de Hambourg, écrit encore : « Dans l'histoire de la civilisation, la destruction de cette grande cité apparaîtra comme une tragique folie. »

Commentaires danois et suédois sur l'attaque terroriste contre Hambourg.

STRATEGIE AERIENNE OU ANEANTISSEMENT DES PEUPLES

DEPUIS quelques mois, les peuples européens se rendent compte que la guerre, loin d'aller en s'apaisant, ne fait que redoubler de fureur. Au seuil de la cinquième année de guerre, il apparaît clairement qu'elle entre maintenant dans une phase de cruauté sans bornes. Ceci donne lieu à de nombreuses questions. La plus importante est celle-ci : Existe-t-il encore, pour les populations de l'Europe, une chance de survivre à cette guerre en tant que peuples civilisés ? L'œuvre de destruction a pris, de toutes parts, des proportions que l'on ne pouvait imaginer en 1940 ; et pourtant il semble que les bombardements aériens soient loin d'avoir atteint toute leur intensité. Essayons de faire le point et de nous rendre compte de ce qui va se passer.

Les succès écrasants de la Wehrmacht en 1939, 1940 et 1941, ont été la conséquence d'une révolution dans la stratégie. Les succès des campagnes de Pologne, de Norvège, de Hollande, de Belgique et de France et, finalement, ceux des séries de batailles d'anéantissement à l'Est, reposaient sur une coordination toute nouvelle des chars et de la Luftwaffe. Si les grandes règles classiques de l'art militaire étaient maintenues, tout le mécanisme de la tactique se trouvait cependant complètement transformé.

Malgré cela, l'Allemagne, au cours de cette année, a dû encaisser de rudes coups. Certes, cette année a apporté, dans les batailles défensives de l'Est, des succès qui provoqueraient l'admiration dans les deux camps si l'on accordait un peu plus d'importance au langage des chiffres. Si l'on constate, par exemple, que dans les batailles autour d'Orel et de Biélorod, plus de 7.000 chars soviétiques ont été anéantis, entre le début de juillet et le début d'août 1943, ce sont là des chiffres que le profane ne peut rapporter à aucune réalité concrète. Mais, durant la même période, la guerre de bombardements anglo-américaine a pénétré de plus en plus profondément au cœur de l'Europe et ravagé un plus grand nombre de villes en Allemagne, en Italie, en France, en Belgique et dans les Pays-Bas.

Que s'est-il passé ?

Je pense qu'il ne faut pas confondre les phases de la guerre aérienne, telle qu'elle a été menée par l'Allemagne, en 1940, l'année de ses victoires classiques, avec celle qui se déchaîne maintenant sur l'Europe. Ce n'est pas seulement parce que l'aviation anglo-américaine, devenue entre temps beaucoup plus forte, répète les performances de la Luftwaffe de 1939 à 1941, mais deux faits nouveaux se sont produits. En 1940 : une révolution de la stratégie ; en 1943 : la volonté nihiliste d'anéantir les peuples. La Luftwaffe, au cours de la campagne de France, s'est montrée une arme de guerre moderne, capable d'être utilisée d'une manière toute particulière, dans le cadre de la stratégie nouvelle. Les *stukas*, en particulier, qui ont joué un rôle si important dans les succès allemands, n'étaient pas autre chose que l'artillerie allemande de l'air. Utilisés à la minute précise la plus favorable, du point de vue tactique et psychologique, ils se sont montrés souvent plus efficaces que l'artillerie de terre. La guerre aérienne et tout particulièrement l'offensive de la Luftwaffe en 1941 en 1942 contre l'Angleterre, bien que donnant des résultats tout nouveaux, a été conduite exactement d'après les règles de l'art militaire, c'est-à-dire que le haut commandement a mobilisé la Luftwaffe comme moyen de destruction contre les armées enne-



Du « Nationaltidende » de Copenhague : « Nous n'avons pas vu couler une larme ; nombreux étaient pourtant ceux qui avaient tout perdu »

mies, contre leurs bases et aussi contre leurs centres d'industrie de guerre nettement reconnus. Il est arrivé que des civils aient été tués au cours de ces opérations, c'était inévitable, étant donné les méthodes tactiques de la nouvelle arme, mais les civils, leurs maisons d'habitation et les monuments culturels ou historiques n'ont jamais été le but des attaques, ainsi que l'ennemi a pu en convenir lui-même.

Quiconque a eu l'occasion de voir de près les destructions causées par la guerre en France, a pu se rendre compte que la Luftwaffe avait des objectifs bien définis. Elle représentait certainement, par son efficacité, une artillerie plus terrible qu'on ne l'avait jamais vue, mais, dans l'ensemble, elle

n'était qu'une arme de l'art militaire. C'est d'ailleurs dans cet esprit, correspondant aux moyens employés, que les capitulations honorables du roi des Belges et du maréchal Pétain ont été obtenues. Les deux chefs d'Etat se sont rendu compte, à un certain moment, que la prolongation de la guerre ne pouvait aboutir qu'à une destruction insensée des forces et de la culture de leurs pays respectifs, sans qu'un résultat décisif pût être obtenu. En Belgique, de même qu'en France, au moment où l'armistice fut demandé, la population civile n'avait subi que de très faibles pertes. En outre, lors de la signature de l'armistice, les destructions causées par la guerre étaient encore très limitées (bien qu'importantes en

quelques points). La France et la Belgique avaient donc fait la guerre, de même que leurs adversaires allemands, d'après les règles établies en Europe, selon lesquelles l'ennemi doit être réduit à l'impuissance ; mais les forces de son peuple, ses valeurs culturelles doivent, autant que possible, être préservées des fureurs destructives de la guerre. Au cours de ce conflit, il s'agissait pour l'Allemagne de briser la résistance de l'ennemi et rien de plus.

Guerre de destruction au lieu d'art militaire

Aujourd'hui l'objectif de la guerre déchainée par l'Angleterre et l'Amérique, en accord avec les Soviétiques, contre

l'Allemagne et le continent européen, est tout différent. Il vise à la destruction totale des peuples et, par conséquent, que ce soit voulu ou non, à la destruction de toute la culture européenne. Au cours des attaques aériennes telles qu'elles ont eu lieu depuis le printemps 1943 sur la Ruhr, sur Hambourg et d'autres centres allemands, de même que sur Naples et Gênes, et sur les villes françaises, les but militaires sont devenus peu à peu tout à fait secondaires.

Il aurait été sûrement très facile à l'Allemagne, en 1940 et 1941, d'incendier et de détruire les trois quarts de l'Angleterre par une guerre au phosphore. L'Allemagne ne l'a pas fait parce qu'elle a voulu s'en tenir aux règles du droit des gens et de l'art militaire. A Anvers, par contre, les Anglais ont attaqué systématiquement les quartiers d'habitation, de même qu'ils n'ont pas craint, lors de la honteuse attaque d'avril dernier, de mitrailler, à Paris, la foule du Champ de Courses de Longchamp que l'on ne pouvait vraiment pas confondre avec une usine d'armements. A Hambourg, les quar-

tiers d'habitation des ouvriers ont été systématiquement incendiés au phosphore. Les attaques ont été réglées dès le début de telle sorte que plusieurs milliers de civils devaient infailliblement périr. Il ne s'agissait pas là d'un hasard regrettable, mais de l'exécution d'un plan soigneusement préparé, ainsi que le maréchal de l'aviation anglaise Harris l'a déclaré ensuite avec une cynique satisfaction.

Il est clair que les attaques déclenchées sur Hambourg dans la dernière semaine de juillet, avec l'emploi des moyens plus violents et en particulier du phosphore, représentent le début de la guerre chimique contre la population civile des grandes cités. Outre les bombardements effectués, les aviateurs anglais et américains ont tiré sur la population avec leurs armes de bord, non pas une fois et par hasard, mais systématiquement et des douzaines de fois, de toute évidence selon des ordres reçus. Partout où ils ont pu observer les équipes de secours ils ont tiré sur elles, de même qu'ils ont mitraillé tous les fugitifs, hommes, femmes et enfants qui tâchaient de s'échapper de la ville.

Les prédictions de Cyril Falls

La guerre est donc maintenant entrée dans une phase que le commentateur anglais Cyril Falls avait prédite dans l'« Illustrated London News » du 19 juillet 1943. Il écrivait : « La guerre totale augmente considérablement le nombre des objectifs que l'adversaire juge bon d'attaquer. Dans ces conditions, le terme de « civil » perd sa signification. Quand le corps politique tout entier fonctionne pour la guerre totale, tous les coups sont bons, quelle que soit la partie atteinte, ceci est en accord avec l'esprit de la guerre totale. » On avait d'abord déclaré que seules les usines d'armements étaient un objectif légitime, puis on engloba toutes les usines sans exception. Ensuite, on décida que la destruction des habitations à proximité des usines causerait un arrêt du travail. On peut supposer que quelqu'un proposa enfin la destruction des jardins d'enfants, des écoles et des maternités, pour porter encore plus atteinte au rendement de la classe ouvrière.

Le problème le plus sérieux de l'humanité

Ainsi donc, tout ce qui était jusqu'ici l'apanage du droit des gens, tout ce qui formait les règles de la guerre et de l'art militaire est consciemment et systématiquement abandonné, pour faire place à une guerre d'anéantissement, dans laquelle les monuments de la civilisation doivent être l'objectif préféré, ainsi que le prouve la destruction de l'église de St-Laurent et de son célèbre « tabernacle » à Nuremberg.

Nous touchons maintenant au plus sérieux problème qui ait jamais préoccupé le monde civilisé. Le haut commandement anglo-américain a supprimé toutes les valeurs acceptées jusqu'ici. L'Allemagne se trouve ainsi devant de grosses difficultés, mais il faudrait être vraiment borné pour les croire insurmontables. Ce n'est pas en vain que l'Allemagne s'est taillé une réputation par son organisation exemplaire. Cette

tentative anglo-américaine de destruction des peuples qui a eu lieu au printemps et en été, aura ses répercussions. L'heure des représailles viendra et elle sera terrible.

La guerre de bombardements fait maintenant partie des plans de l'adversaire du continent européen, comme le blocus affameur faisait partie des plans de la première guerre mondiale, parce qu'on sait maintenant à Londres et à Washington qu'il est impossible, cette fois, d'affamer l'Europe. L'adversaire n'espère donc plus pouvoir triompher d'après les règles de l'art militaire, par une victoire établie sur les succès des armes, il compte sur l'affaiblissement du moral de l'armée et sur la destruction des populations civiles. C'est pourquoi Cyril Falls a déclaré qu'il n'y avait plus de « civils », c'est pourquoi les pilotes américains mitraillent les femmes avec leurs armes de bord.

Nous savons qu'actuellement de nombreux Anglais ne se sentent guère à l'aise lorsqu'ils songent au lendemain et au destin que leur réservent les plans de destruction du haut commandement de leurs armées. Si l'Europe subit les dures difficultés de l'heure sans pouvoir choisir son destin, nous ne perdons pas de vue les valeurs que nous avons le devoir de sauver et de maintenir. L'Allemagne ne pourrait être vaincue par les méthodes anglo-américaines que si elle s'abandonnait à cet esprit de négation méprisable auquel on doit, chez l'adversaire, l'invention de la guerre contre les populations civiles. On a déjà constaté cet esprit de nihilisme anti-européen au cours de la première guerre mondiale. Il vient maintenant de se libérer pleinement. La cause en est qu'en Amérique et en U.R.S.S. cette guerre, menée contre l'Europe, est dirigée par des forces pour lesquelles les valeurs de la vie humaine et de la personnalité n'ont jamais joué un rôle aussi éminent que pour nous Européens. C'est seulement si nous maintenons ces valeurs qui font la force de l'Europe et distinguent les peuples européens des foules menées et dominées par des instincts primitifs, que nous pourrions conduire à bonne fin la dure entreprise dans laquelle nous sommes engagés avec tous les peuples du continent.

De l'« Aftonbladet » de Stockholm : « L'effet du bombardement au phosphore et de l'ouragan de feu sur la belle ville de Hambourg sera probablement très différent de ce que l'ennemi se l'imagina. »

Avec des mines et des grenades, à l'extrême pointe Cliché du correspondant de guerre Arthur Grimm (PK)







L'image typique de la bataille d'anéantissement: Des chars soviétiques apparaissent à l'horizon. Déjà, au cours des six premières semaines de la bataille à l'Est, 10.037 chars ont été anéantis, parmi lesquels environ 7.000 "T-34". Ce qui correspond à 165 brigades de chars soviétiques avec 40.000 hommes de troupes spécialisées. Plus de 250.000 tonnes d'acier gisent sur la steppe et représentent la moisson de la bataille.

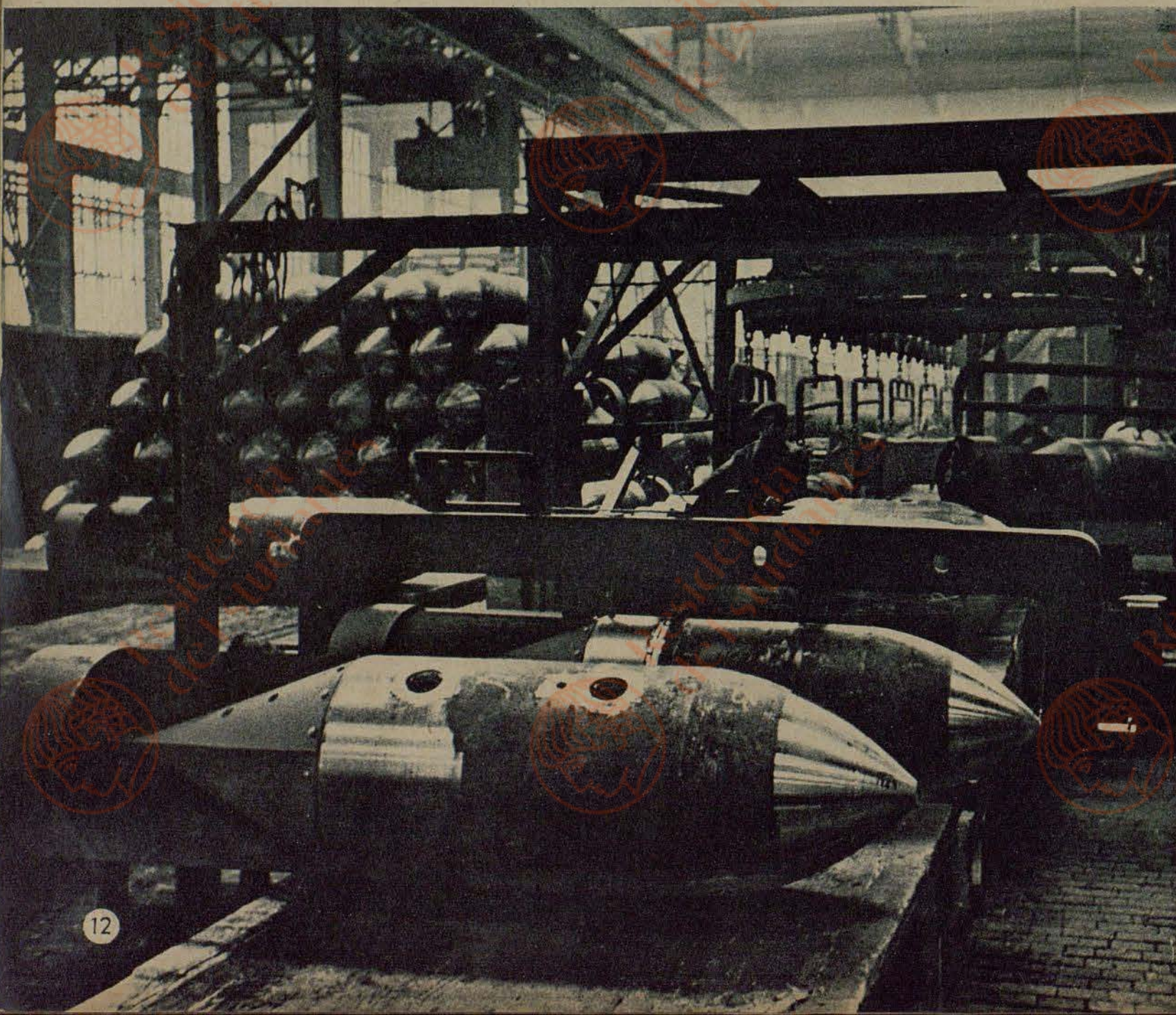
MOISSON GUERRIÈRE

Un reportage d'automne, avec chiffres et illustrations, qui intéressera tous les Européens.

← A l'Est. « Descendez! ». Une percée de chars ennemis vient d'échouer
Cliché du correspondant de guerre Wieseback (PK)



Le résultat d'une vaste organisation. Tandis que les soldats de la Wehrmacht forment un rempart entre l'Europe et le bolchevisme, la nation continue à travailler au début de cette cinquième année de guerre, grâce à une mobilisation de toutes les forces, comme on n'en avait pas connue au cours des années précédentes. Les groupes de la Jeunesse hitlérienne ont fourni environ trois millions de garçons et filles pour des travaux de guerre importants, adaptés à leur âge, et ayant en outre une valeur éducative et sportive. Le « Service du Travail » est activement occupé sur tous les chantiers qui s'étendent jusqu'à la ligne de feu; il a mobilisé près de trois quarts de million de jeunes gens. L'« Année de Service » féminin et la mobilisation féminine du « Service du Travail » occupent maintenant des centaines de milliers de jeunes filles de plus qu'auparavant dans l'agriculture et dans les organisations de transport du Reich.



Moisson sans chiffres. Pour des raisons faciles à comprendre, ce qui a été réalisé en 1943 dans le domaine des armements de l'Allemagne ne peut être communiqué en chiffres. Cependant, si l'on considère la rigoureuse organisation du travail, les restrictions imposées à toutes les entreprises ne jouant pas un rôle essentiel pour la guerre, et le fait qu'avant le début des hostilités l'Allemagne occupait environ 40 millions de travailleurs, on peut se faire une idée du potentiel de travail mis en action dans les industries d'armements du Reich.

La moisson de la bataille. Les quatre premières semaines de la bataille d'anéantissement de 1943 ont permis de faire environ 70.000 prisonniers soviétiques équivalant à trois divisions et demie. Mais d'après les constatations faites par les troupes allemandes, on peut compter pour chaque prisonnier environ dix morts, de sorte qu'au cours de ces premières semaines de la bataille les Soviétiques ont perdu de 700.000 à 800.000 hommes. On ne saurait évaluer le chiffre des blessés.





Conçu au moment voulu Terminé à l'instant propice

Un «tigre» à côté d'une voiture d'infanterie; géant auprès d'un jouet d'enfant. Aussitôt après les premiers contacts des soldats allemands avec le «T 34», la «merveille» des chars soviétiques, le «tigre» fut mis en chantier; on sait qu'il s'avère très supérieur au matériel ennemi. En parvenant à détruire dès les premières semaines de la lutte à l'est 10.037 chars, sans compter 3.083 canons, 1.620 lance-grenades et 4.272 avions soviétiques, on récoltait ce que la prévoyance des ingénieurs allemands avait semé. Semblable est le cas de la locomotive allemande de guerre, projetée en mars 1942 pour atteindre son maximum de production sur la fin de 1944; or, dès juin 1943, ce rendement était déjà chose acquise (voir page 17).



L'arme aérienne

Britanniques et Américains

croient, comme les Soviets, arracher la décision par les masses. L'Europe, au contraire, a toujours mis l'homme en vedette et honoré la valeur individuelle. Le visage du combattant allemand reflète aussi la personnalité. Cela vaut tant pour le simple soldat que pour le général. En cela réside le secret des victoires allemandes. Voici en exemple de l'efficacité de l'aviation allemande le commandant Lent, chasseur de nuit, 25 ans, fils d'un pasteur de Landsberg-sur-Warthe: la Croix de chevalier avec épées vient de couronner ses 64 victoires de nuit (plus 8 succès de jour).



La marine de guerre

L'arme sous-

marine allemande s'est affirmée comme le principal moyen de lutte contre le tonnage anglo-américain. Ici encore c'est finalement un chef, entraîneur d'hommes, qui fait reculer les énormes moyens de l'ennemi. Wolfgang Lueth est un tel chef. En moins de quarante mois, ce fils d'un commerçant de Riga, âgé de trente ans à peine, a coulé avec son sous-marin, en dépit du gros déploiement de la défense adverse, 46 navires jaugeant 254.000 tonnes. Il porte la Croix de chevalier avec brillants.



L'armée de terre

L'armée allemande est une

vaste association de combattants individuels. Le capitaine Peter Frantz, vingt-six ans, de Leipzig, fit front contre 34 chars soviétiques dans le secteur central du front de l'est, le 14 mars 1943; il commandait alors le groupe d'artillerie d'assaut «Großdeutschland». Sous un feu intense, il court de pièce en pièce, donne à chacun les ordres précis s'appliquant à son cas, et le soir 21 chars rouges sont inscrits au tableau de chasse. Les feuilles de chêne furent sa récompense. C'est un officier plein d'initiative. Les exemples sont légion.



Les industries de guerre

Les succès de la Wehrmacht sortent des mains du technicien, tout entier à ses machines, véritables armes décisives. Les meilleures inventions et les perfectionnements les plus efficaces sont le fruit d'un labeur acharné. Voici un cas entre mille: le maître-porion Konrad Grebe a construit un nouvel engin mécanisé pour l'abattage du charbon grâce auquel la production nationale a été largement accrue. Cette réalisation, dont la portée technique et sociale intéresse également l'économie de paix, a valu à son auteur le titre de «pionnier du travail».

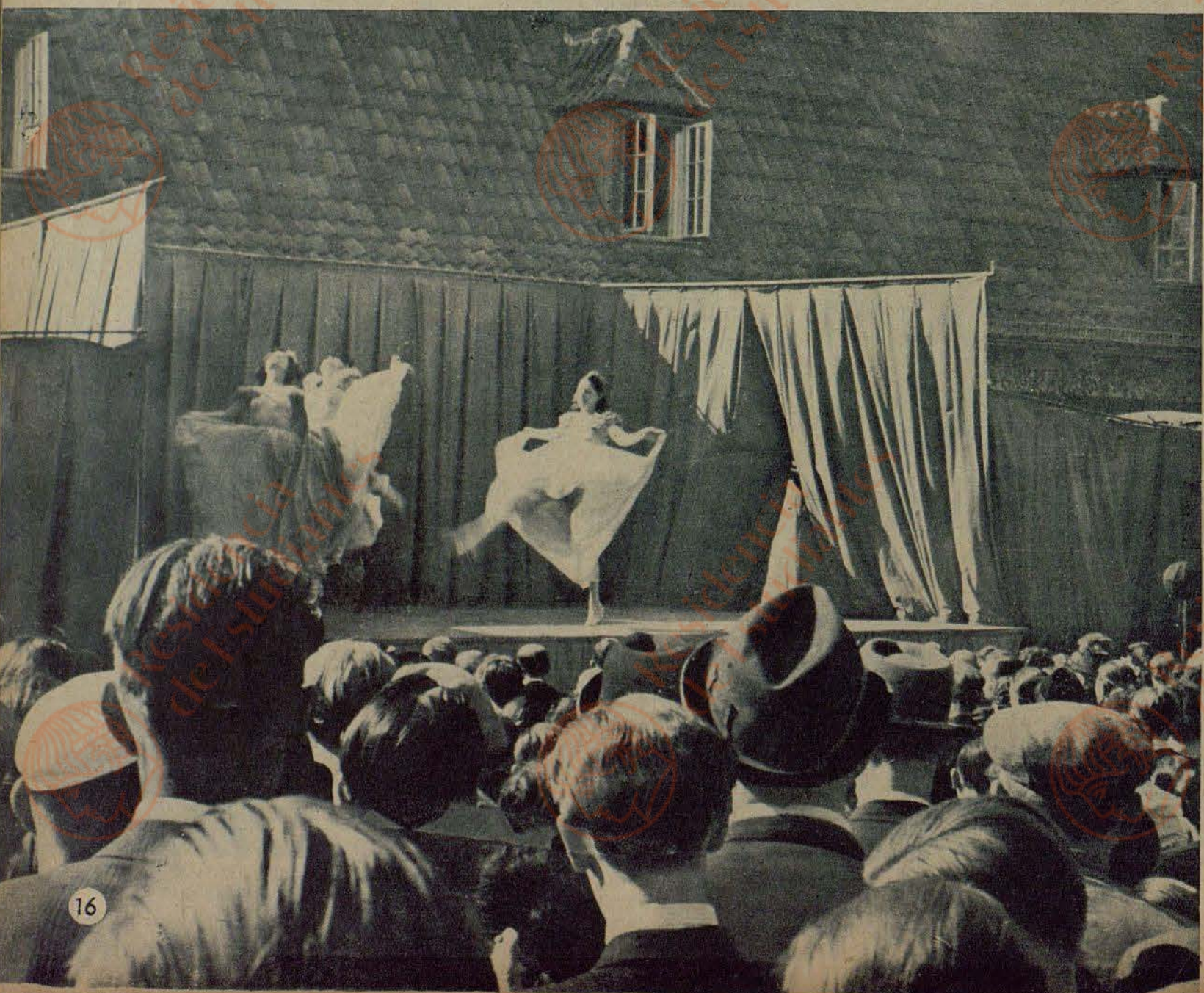


Classe 43. Des aspirants de la marine allemande viennent de terminer leurs études. Ils ont passé leur dernier examen et sont prêts à prendre leurs responsabilités. C'est maintenant l'instant solennel de la remise des épées. Plusieurs d'entre eux sont appelés à devenir un jour commandants de sous-marins. (Voir, page 11, l'article: « Moisson guerrière »)



Molsson 1943. Le « New York Times » écrivait à la fin d'août de cette année : « ... La situation alimentaire en Allemagne est malheureusement excellente par contre elle est catastrophique chez les Soviets ... »

Perspectives pour l'après-guerre. Voici un groupe de ces locomotives de guerre allemandes, dont on a tant parlé. Non seulement les constructeurs ont réussi le miracle de créer des machines qui, malgré une économie de 26.000 kilogr. de matière et de 6.000 heures de travail par locomotive, fournissent un rendement équivalent à celui du modèle correspondant; mais en outre, ils ont réussi, en pleine guerre, à réduire les préjugés à néant et à créer pour les locomotives de nouvelles possibilités.



L'Europe en Allemagne. 12,1 millions d'ouvriers étrangers ont trouvé à s'occuper dans l'industrie de guerre du Reich. L'Allemagne s'efforce de les faire profiter de ses nombreuses organisations sociales. Des troupes de théâtre ont même été spécialement créées pour eux. Un jour viendra où le produit de leur travail assurera la liberté et l'indépendance du continent, menacées comme elles ne l'ont jamais été au cours de l'histoire.



ÉTÉ ATHÉNIEN

par Walter Kiaulehn

NOMBREUX sont ceux qui, en Grèce, se heurtent au contraste entre les choses et les noms classiques qui les désignent. Selon leur tempérament, ils s'en amusent ou ils en souffrent. C'est ainsi qu'à Athènes je loge à l'hôtel Atlas, dans la rue Sophocle. Deux noms très importants, solennels même. Mais ils n'ont rien à voir avec la sagesse ou la force. A la vérité, la rue Sophocle répand une forte odeur de déchets du marché. Plus qu'ailleurs, car ici, le marché étale son désordre de 5 heures ½ du matin jusqu'à la nuit.

L'hôtel Atlas est une bâtisse fort étroite, geignant pour ainsi dire sous l'effort continu qu'elle doit faire pour se tenir debout. Elle préférerait s'effondrer et dormir d'un sommeil éternel.

Pourtant, je ne me moque ni de la rue ni de l'hôtel, car ils ne sont pas sans une certaine dignité. Se tenant au milieu de la rue Sophocle, on aperçoit à droite, en haut, l'Acropole, resplendissante dans ses teintes blanches, rose et jaune d'or. Et, aux pieds du rocher, le Marché romain, la bibliothèque d'Adrien et la Mosquée principale. Tout cela se présente aux regards à travers une allée bordée de moutons abattus. Ils sont suspendus, en énormes quantités, aux étals des bouchers, de chaque côté de la rue. Les bouchers y agitent alternativement le couperet et la chasse-mouches. Autrefois, quand Socrate se promenait parmi les échoppes, soumettant aux braves boutiquiers des problèmes épineux, leur inculquant ainsi le sentiment national, le marché se trouvait un kilomètre plus près de la citadelle. Mais il y avait assurément autant de mouches qu'aujourd'hui : l'odeur était la même et le ciel au-dessus de l'Acropole était du même bleu foncé.

Et voici la question qui se pose toujours à nouveau à l'Européen : les Grecs d'aujourd'hui sont-ils identiques à ceux de l'antiquité ?

Oui et non, mais avant d'en parler, je voudrais dire encore quelques mots sur mon hôtel.

Je suis à mon aise dans cette maison un peu bizarre où on ne trouve jamais de clés et où, chaque jour, un nouvel artisan vient réparer l'ascenseur. Que fait-on donc des clés en Grèce ? On les vend peut-être, mais jamais on n'en a besoin pour enfermer quelque objet. Il est superflu de fermer à clé les armoires et les portes, car le Grec ne vole pas. Il fait du commerce pour se procurer les choses nécessaires ou dont il croit avoir besoin. Il joint ainsi l'utile à l'agréable.

Ici, je suis réveillé à 5 h. ½ du matin par le cri déchirant d'un garçon qui hurle : « Cigar ! ». C'est comme une fanfare. Je me lève immédiatement, et toute la rue Sophocle en même temps. Le gamin parcourt la longue rue d'un bout à l'autre, poussant sans cesse son cri. Il ne veut pas vendre de cigarettes ! Non, c'est son orgueil d'être le premier héraut du commerce dans cette rue, un petit frère en quelque sorte de l'immortel Hermès. « Cigar » ne veut pas dire : « Achetez-moi des cigarettes ! », mais : « Venez, venez donc, hommes d'affaires. Le soleil s'est levé il y a longtemps déjà, vous per-

dez votre temps. Allons, allons, commençons nos petites combines. »

En quelques minutes, la rue tranquille et vide devient un seul bazar, retentissant des coups de marteaux des cordonniers et de cris multiples. Au cri aigu de « Cigar » répond d'abord un « Limonad » sonore, puis s'élève le bruit tonitruant du marché. Il ne perd rien de sa force jusqu'à midi, puis cesse peu à peu, et se ravive avec peine pendant la chaleur de

l'après-midi, pour éclater, infernal, quand le soleil décline. Les voix qui s'élèvent semblent vouloir retenir l'astre luisant. « Soleil, tu ne peux pas nous abandonner ainsi. Tu ne dois pas te coucher déjà. Ne vois-tu pas que nous sommes au beau milieu de nos affaires ? Reste donc, soleil ! Hélas ! Il s'en va, maintenant, tout est fini ! » Mais ce n'est pas fini du tout. Car Prométhée a volé le feu du ciel pour qu'on puisse allumer les petites lampes à pétrole.

Grecs d'hier et d'aujourd'hui

On flâne dans la nuit, en suivant l'odeur du mouton rôti. On cherche une taverne pour y boire du ratzina, ce vin fameux de l'Attique, et, au tournant d'un coin, on s'arrête soudainement, absorbé par une image étrange et ravissante. Toutes les étoiles du ciel semblent se refléter sur le pavé de la petite place au bout de la rue. Ce sont des centaines de petites lampes à pétrole, posées sur le sol. Elles éclairent les marchandises de ces intrépides commerçants qui continuent leurs affaires dans la nuit, le jour ne suffisant pas à assouvir leur passion.

Car c'est bien ainsi. Pour nous autres, le commerce est une dure nécessité qu'on remplit aussi vite que possible. Mais pour les Grecs, et particulièrement pour les Athéniens, le commerce est une volupté.

Ceux qui connaissent bien le pays affirment que les cireurs athéniens sont tous originaires de la même île. Seuls, ceux qui y sont nés peuvent cirer les chaussures à Athènes. Tous les autres sont chassés à coups de poing par la corporation et la police n'y peut rien. Il existe deux classes de cireurs : les ambulants et les sédentaires. Les ambulants sont des petits garçons qui rêvent de devenir aussi riches que Basile Zaharoff qui, lui aussi, commença sa carrière comme cireur ambulant. Ils portent en bandoulière leur boîte contenant leurs brosses, leurs bouteilles et leurs cirages. Et sans cesse ils poussent des cris dans une sorte d'espéranto : « Extra prima stuka ». C'est l'expression pour le brillant le plus parfait. On ne peut vraiment pas faire reluire les chaussures mieux qu'à « la Stuka à la Musique ». Les sédentaires ont probablement renoncé aux richesses de Zaharoff. Ils sont muets comme leur destin, tapant avec leurs brosses sur leur boîte ornée de boules luisantes en laiton. Cela veut dire : « Monsieur, vos chaussures ont besoin d'être cirées et cela immédiatement. » Ce sont les véritables prêtres d'Hermès ; ainsi n'exigent-ils pas de prix fixes, mais on ne peut leur offrir moins que l'équivalent de dix cigarettes. Ils ne cirent pas les chaussures : ils les teignent chaque fois de nouveau. D'abord la poussière est enlevée au moyen de brosses géantes. Puis elles sont teintes avec une dissolution de couleurs dans l'alcool et afin que cela ne nuise pas au cuir, une légère couche de cire est mise par-dessus. On polit ensuite avec un torchon de velours pour obtenir l'éclat le plus

brillant. Le travail terminé, le maître cireur tapote la cheville du client, ainsi que le forgeron le fait au cheval qu'il vient de forger.

J'ai pu constater, au cours de mes promenades, que certains Athéniens se font cirer leurs chaussures trois ou quatre fois par jour. Je note tout cela, en pensant bien sérieusement à la question de savoir si les Grecs sont identiques à ceux de l'antiquité. Il est frappant que dans les maisons anciennes on trouve toujours de grandes cuvettes pour se laver les pieds, creusées dans le carrelage.

La piscine olympique d'Athènes est sans aucun doute la plus belle du monde. Par ses proportions, elle ne se distingue pas spécialement des autres piscines olympiques. Elle a le même fond en carrelage bleu et les mêmes installations de plongeon, mais elle doit son extraordinaire beauté à sa situation entre le château royal et le temple de Jupiter.

Au-dessus des cyprès, on voit se dresser à droite l'Acropole. Si l'on monte les marches qui conduisent au grand plongeon, on se rapproche de plus en plus du petit temple charmant et délicat de la déesse de la Victoire. Il disparaît, il est vrai, sur la gauche. Mais quand on émerge après avoir plongé et qu'on nage vers l'échelle, on revoit tout d'abord le temple de la déesse de la Victoire.

A ceux qui ont eu à supporter longtemps le spectacle de la laideur, on devrait recommander un séjour dans la piscine olympique d'Athènes.

Au Pirée, dans le port d'Athènes, les étalages débordent de victuailles. On ne voit que viandes, poissons, pains et huiles. Athènes ne connaît pas la famine. Les prix sont très élevés. Les cours ont passé de 1 à 600, mais ils sont stables et le moindre décrocheur de bottes a sur lui d'épaisses liasses de drachmes. Devant les tavernes, on voit tourner des moutons entiers à la broche. La Croix-Rouge internationale livre aux Grecs la farine, les puissances de l'Axe livrent les pommes de terre et le sucre.

C'est exact, mais d'où viennent les nombreux moutons, l'huile, les œufs et les légumes ? C'est très simple, ils viennent de la campagne. Alors pourquoi la grande famine de 1941-42 ? C'est là le secret de 1943. La chose est claire, mais les Grecs en font un mys-

tère, parce que la vérité toute simple porterait atteinte à leur vanité.

Ulysse, si riche pourtant en stratagèmes, a été berné. M. Neubacher, le maire de Vienne, muni de pleins pouvoirs, en qualité de commissaire de l'Economie pour la Grèce, s'est promené dans les rues d'Athènes et a observé les Grecs dans l'exercice de leur commerce. Lorsqu'il est venu, il y avait un marché public pour les pauvres et un marché noir pour les riches.

Dans ce dernier, on trouvait tout, tandis qu'il n'y avait rien sur le marché public. Telle était la situation intérieure. Quant à la situation extérieure, elle était telle que la Grèce exportait des marchandises que, dans l'intérêt du pays, il ne fallait pas exporter : l'huile, par exemple.

Le commissaire Neubacher interdit tout simplement l'exportation des denrées alimentaires et lorsque, malgré son ordre, un navire chargé d'huile voulut quitter le Pirée, il le fit arraisonner et confisqua la cargaison. Les Balkans sont comme la loge d'une concierge. En quelques heures tout le monde connaissait l'affaire du navire. En même temps, le commissaire transforma immédiatement le marché noir en marché public en supprimant toutes les taxes.

Chacun put demander pour ses marchandises le prix qu'il voulait. Le goût des Grecs pour le commerce est très fort. Comme ils ne pouvaient plus exporter leurs denrées, ils se rabattirent sur le marché intérieur. Le miracle était accompli. Ce qui, jusqu'alors, avait sommeillé pendant des années sous l'asphalte d'Athènes sortit à la lumière, comme animé par une baguette magique ; l'offre très forte se chargea de régler les prix.

Dans les cafés de la ville, on raconte évidemment les choses autrement ; mais ce sont des cafés grecs et l'on ne peut exiger qu'ils fassent l'éloge d'un étranger.

Mais je voulais parler du Pirée. On voit comme toujours une forêt de mâts se dresser dans le port ; mais c'est une forêt très éclaircie. Les Grecs ne peuvent plus se vanter de posséder une des plus grandes flottes de commerce du monde. Les « murailles de bois », le dernier recours des Athéniens, selon l'ancien oracle, ont été confisquées par les Anglais.

On ne peut se rendre compte de ce que cela signifie si l'on n'a pas vécu en Grèce. Un bateau accoste. On jette aussitôt une planche, un homme d'une trentaine d'années, d'une élégance outrée, souliers blancs avec empiècements de cuir jaune, chemise rose, chapeau de Panama, le tout un peu taché, se rend au café le plus proche et fait cirer ses chaussures.

Cet individu a l'air d'un homme qui a passé sa vie à jouer à l'écarté avec des gens de mœurs faciles. En réalité, c'est le capitaine du petit bateau. Il revient d'une longue traversée aventureuse. Naviguant à l'estime, il a réussi à diriger son bateau à travers la complexité des îles, toujours soucieux d'éviter les sous-marins et les avions. Tourmenté tantôt par la chaleur, tantôt par le froid, il a supporté en quatre semaines plus d'aventures que d'autres dans toute leur vie. Cet homme, à l'apparence douteuse et qui

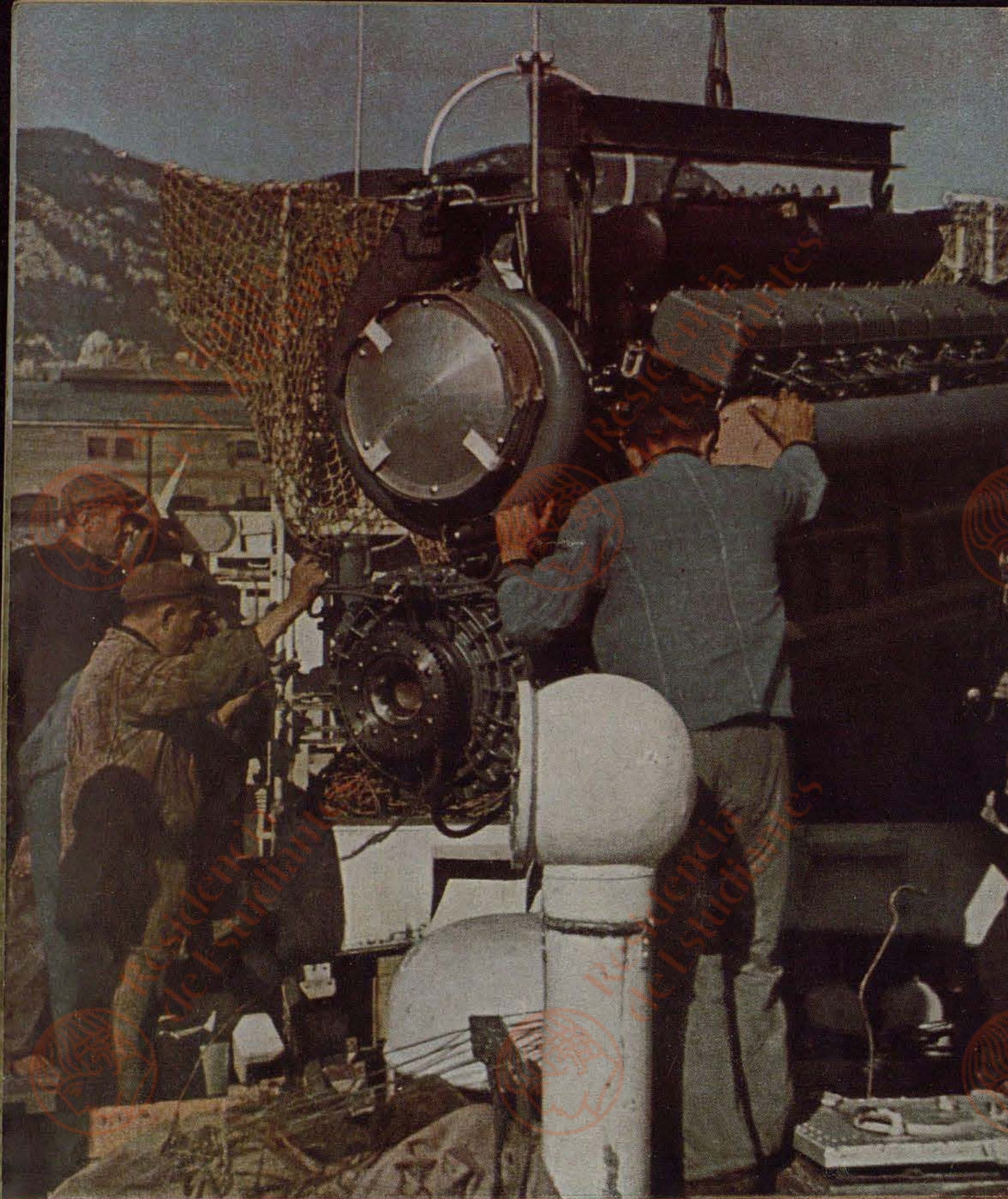
Suite page 23

A l'Est : on comble un fossé antichars. En toute hâte les grenadiers établissent un passage pour les chars, les canons et les camions qui s'avancent
Cliché du correspondant de guerre Morocutti





DANS UNE BASE DE VEGETTES RAPIDES



Le cœur d'une vedette rapide. Les puissants moteurs sont descendus par le panneau dans la chambre des machines.

Cliché du correspondant de guerre Tölle (PK)

Un bateau après l'autre. Les travaux d'achèvement sur le pont et à l'intérieur du bateau font des progrès presque aussi rapides que dans un atelier à la chaîne. Les armes lourdes sont mises en place et en peu de temps une nouvelle flottille est prête à combattre



boit flegmatiquement son absinthe en regardant vaguement le petit ciré de bottes, est tout simplement un héros.

C'est dans l'amour que les Grecs ont pour la mer que se manifeste leur véritable attachement pour leur patrie. Les montagnes dénudées, l'agriculture négligée et d'ailleurs si pénible sont, pour le Grec, des raisons de tourner ses regards vers la mer. Il ne pense guère aux générations à venir comme le fait le paysan. (Un olivier exige une trentaine d'années avant de porter ses fruits.)

Le Grec est pressé d'arriver à un résultat et c'est pourquoi il fait du commerce ou s'embarque pour tenter sa chance à travers les mers. Et là les coups du sort ne réussissent pas à le décourager comme dans l'agriculture. Là il brave courageusement tous les dangers. En mer, tout Grec est un héros.

Si les Grecs avaient été aussi éclairés en politique qu'ils le sont en navigation, ils ne se seraient jamais engagés dans les combinaisons anglaises. L'aventure turque de 1919 ne les a pas rendus plus prudents et, cette fois, cela leur a coûté leurs « murailles de bois ». Ces constatations montrent que les Grecs d'aujourd'hui sont les mêmes que ceux d'autrefois.

Je me rappelle avoir lu dans la « Guerre du Péloponèse » de Thucydide, des exemples analogues d'imprévoyance de la part des Grecs.

Ce matin, revenant de la piscine olympique, tandis que les tramways roulaient de tous côtés, j'entendis un pâtre jouer de la flûte. Je n'avais jamais entendu une telle flûte; je me rendis cependant compte que c'était un pâtre qui en jouait. Le son venait de sous le feuillage des arbres du parc national. Je traversai précipitamment la rue, au grand mécontentement des chauffeurs et des policiers, et cherchai sous les arbres le vieux joueur de flûte, car selon moi ce ne pouvait être qu'un vieillard, un vieux paysan au visage de Silène comme celui de Socrate. J'entendis tout près de moi le son de cette musique enchanteresse quoique si simple et je vis aussitôt d'où elle venait... C'était le haut-parleur... La flûte du pâtre n'était autre que le signal de pause du poste radiophonique d'Athènes! C'est bien le cas de le dire: « Le grand Pan est mort! »

Je suis un peu las de me laisser prendre aussi facilement dans cette ville aux mirages du passé. Heureux celui qui ne sait rien d'hier ni des grandeurs du passé qui, sans doute, étaient tout autres que nous les imaginons. Qui peut nous assurer que la manière dont nous nous représentons l'antiquité ne soit pas entièrement erronée. Si, en cet instant où j'ai découvert un haut-parleur au lieu de la flûte de Pan, quelqu'un venait me dire que l'Acropole dressée au-dessus des arbres n'est nullement une réalité, mais une projection d'habiles opérateurs de cinéma sur l'écran du ciel, qui sait... peut-être que je le croirais!...

Sans doute, est-ce l'approche du départ qui est la cause de mon amertume, car je dois partir demain pour la Crète. Au fond, c'est une idée charmante de la part des Grecs d'avoir pris la mélodie de la flûte d'un pâtre comme signal de leur radio.

Visite d'adieu à l'Acropole. En bas, dans la ville, c'est déjà le crépuscule.

Un grondement sourd se fait entendre. Je connais ce bruit; mais je puis me tromper... Non je ne me trompe pas, car, de l'endroit où je suis, sur le vieux rempart où claquent les drapeaux dans le vent du soir, je vois d'où vient ce grondement: ce sont des chars qui roulent à travers la ville. Ma vue n'est pas très bonne; mais ces longs tubes de canon... Sont-ce vraiment les « Tigres »? Il faut que j'aie le voir. Sur la route qui passe devant le Parthénon je manque de me heurter à un de ces gros blocs de béton qui m'ont toujours agacé chaque fois que je suis monté jusqu'ici. Que vient faire ici le béton, dans ce monde de marbre pur et de granit?

Chose étrange! Pendant que grondent les chars là-bas je me rends compte tout à coup que les blocs de béton sont les portes des cachettes souterraines où l'on a déposé les statues des Dieux. Un abri contre les attaques aériennes pour les Dieux de la Grèce! Est-on sûr que l'Acropole elle-même ne sera pas bombardée?

A Nashville, dans le Tennessee, les Américains ont érigé une reproduction exacte du Parthénon. On a même reproduit scrupuleusement l'ornementation sculpturale des murs extérieurs. Les Yankees ne manqueront certainement pas de se référer à cette magnifique pièce d'architecture si une bombe venait à détruire ce qui reste du temple élevé à la déesse. (Cette remarque est inscrite dans mon carnet à la date du 28 mai. Depuis lors, à propos de la destruction de la basilique Saint-Laurent, Roosevelt a déclaré que les Américains avaient assez d'argent pour reconstruire cette église et la rendre plus belle qu'elle était!)

Lorsque je me trouve au bas de la colline sur laquelle se dresse la forteresse, il fait tout à fait sombre. Les chars passent en grondant devant moi sans interruption et se dirigent vers la route du Péloponèse. Ce sont vraiment des « Tigres ». Les longs tubes des canons tremblent. Par les volets ouverts, on aperçoit le visage des chefs, au regard fixé droit devant eux. Le défilé bruyant n'en finit pas.

Je me dirige vers la ville d'où vient le flot des chars. Les premiers doivent maintenant passer devant la voûte d'Eleusis, la vieille ville morte aux anciens mystères où coule encore l'eau sacrée que les pauvres gens viennent puiser le soir à la fontaine, comme il y a trois mille ans. Ici, dans Athènes, la foule se presse dans les cafés et les gens regardent défiler les chars en ouvrant de grands yeux.

La propagande anglaise a prétendu que les Allemands ne possédaient que deux ou trois de ces grands chars montrés dans les actualités, et, maintenant, voilà qu'ils passent depuis une heure et que le défilé n'est pas encore fini. Les murs des maisons renvoient l'écho du grondement des chars et les sons rudes se perdent dans la nuit. C'est le chant guerrier du dieu Mars que j'ai entendu monter jusqu'à la vieille forteresse des Olympiens.

Les frères et les sœurs du dieu guerrier vont-ils s'éveiller à leur tour dans leurs casernes? Les divinités de la Grèce ancienne vont-elles repousser les fermetures de béton pour érier avec Mercure dans la ville et sur les montagnes bleues?...

Qui sait?...



SENKINGWERK HILDESHEIM



Faites-vous conseiller dès maintenant, vous achèterez plus tard.
Pour la France: "Ikona" S. A. R. L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Nieraad, 14, r. Fraikin, Bruxelles-Schaerbeek.



Partout où l'on parle de médicaments, de produits chimiques et de réactifs, le nom de E. MERCK jouit d'une renommée toute particulière.

E. Merck

USINES DE PRODUITS CHIMIQUES
FONDÉES EN 1827 · DARMSTADT



EMIL BUSCH A.-G.

Dr. Schleussner
ADOX
FOTO

*La plus ancienne
fabrique photo-
chimique du monde*



La gingivite
(Poches
de gencive)

La Paradentose

est, avec la carie, la maladie des dents la plus répandue. C'est une maladie de la gencive et des alvéoles. Elle attaque surtout les personnes mal nourries, celles qui ne mâchent pas suffisamment ou qui négligent les soins nécessaires. Demandez la brochure gratuite « Gesundheit ist kein Zufall » publiée par les Chlorodont-Fabrik, Dresde N 6.

Chlorodont

La méthode des bons soins pour de bonnes dents.

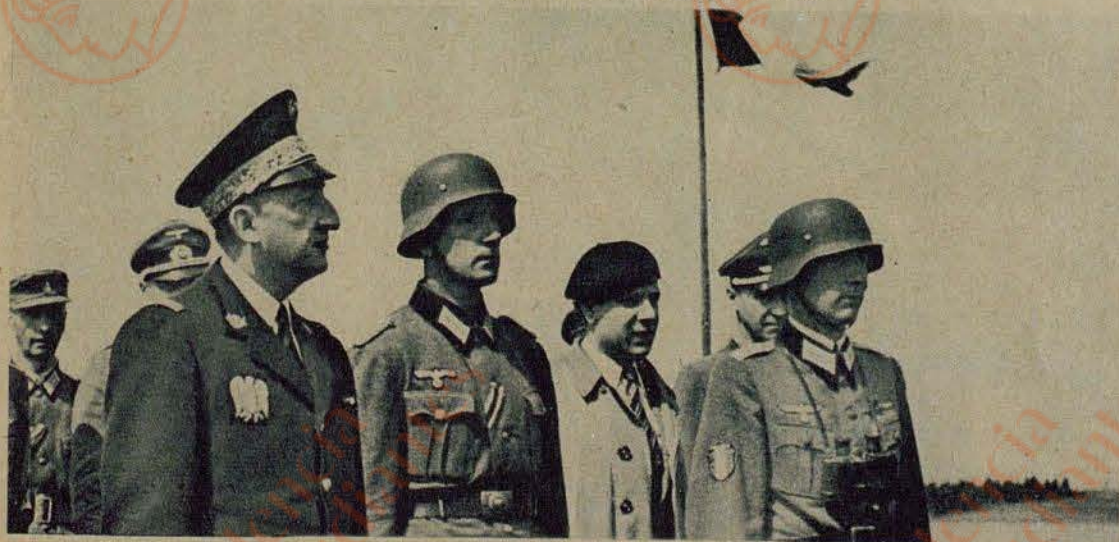


L'ambassadeur de Brinon transmet aux soldats de la Légion française à l'est les marques de sympathie du chef de l'Etat, le maréchal Pétain

VISITE SUR LE FRONT DE L'EST

L'ambassadeur de Brinon passe en revue la Légion des volontaires français à l'est

Au moment du défilé d'un bataillon français, l'ambassadeur salue à la fois le drapeau du Reich et le drapeau tricolore français.



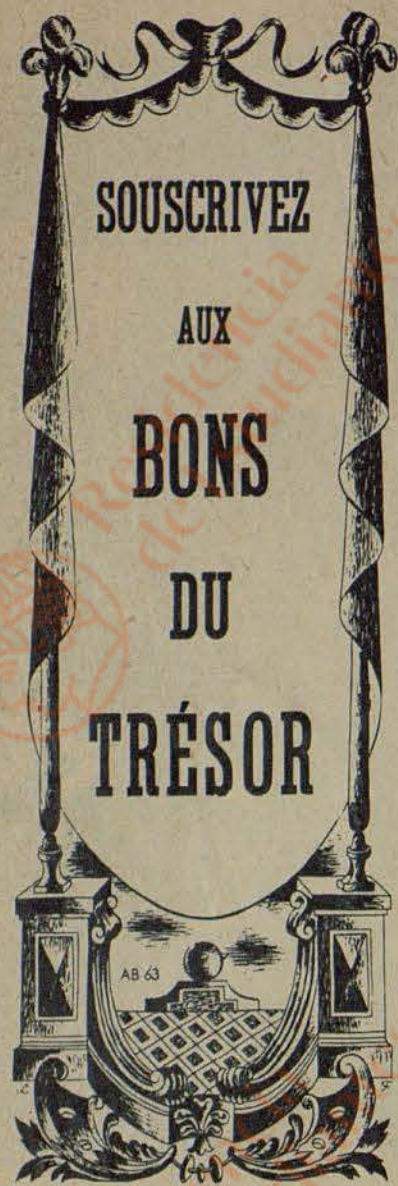
Visite d'un fortin. A l'arrière-plan, le colonel Puaud, chef de la Légion française.



M. Fernand de Brinon, ambassadeur, président du comité central de la Légion des volontaires français, a pris part lui-même à la première guerre mondiale, en qualité d'officier, et s'est efforcé, depuis, de créer une entente entre les deux pays voisins, la France et l'Allemagne. Au cours de la visite qu'il a rendue cet été aux volontaires français sur le front de l'est, il a prononcé des paroles qui ont été comme un nouvel encouragement à la lutte en commun contre le bolchevisme.

Dans une ambulance, M. de Brinon vient rendre visite aux blessés français et leur apporte des décorations.





LE LAXATIF DÉPURATIF

GRAINS de VALS

est en vente comme
toujours dans toutes
les pharmacies

PRIX DE VENTE:

8 Fr. 50 le flacon de 30 grains

Laboratoires Noguès
7, Rue Galvani, Paris

NOTRE DEVISE:
SERUIR D'ABORD



PARIS. MAGASINS DE VENTE:
2, Boulevard HAUSSMANN
88, Rue de RIVOLI

BOULEVARD DE LUXE
87, CHAMPS ÉLYSÉE



PILLOT
PARIS



La troupe du théâtre parisien de l'Athénée, arrivée à Berlin, va jouer devant ses compatriotes la comédie de Molière: «Le malade imaginaire»

PARIS JOUE A BERLIN

Représentations du Théâtre de l'Athénée devant les ouvriers français travaillant en Allemagne

Les spectateurs sont ravis de la grâce et de la beauté des actrices. La femme de chambre (Mme Régine Le Quéré) montre un tendre intérêt pour les soucis amoureux de sa jeune patronne (Mlle Michèle Mamour)





Le «Malade imaginaire», joué par Reyval avec un grand art mimique et une forte capacité d'expression. Il y a 270 ans, le grand auteur comique joua lui-même ce rôle dans la pièce qui fut sa dernière œuvre.

SANS cesse, de nouveaux ouvriers français partent pour l'Allemagne. Parmi les multiples attentions dont ils sont constamment l'objet en Allemagne, on n'a pas oublié de tenir compte du plaisir qu'ont toujours éprouvé nos compatriotes à faire du théâtre. Au Tiergarten, les ouvriers travaillant à Berlin ont à leur disposition une salle où les plus doués d'entre eux ont l'occasion, chaque dimanche, d'amuser leurs camarades en un programme très varié. Et ce fut un beau spectacle que cette représentation donnée au « Foyer français » par des acteurs parisiens invités. « Signal » donne ici quelques vues des scènes du « Malade imaginaire ». Très désireux d'être agréable à leurs compatriotes travaillant à l'étranger, les acteurs jouèrent devant ce décor bien simple, avec autant d'enthousiasme et d'allant que sur les plus élégantes scènes parisiennes.



Le rideau sert de décor. Et le jeu plein de verve fait oublier l'absence d'accessoires. Le cliché représente le notaire (Jean Guyon) au cours de ses négociations avec le malade et son épouse Béline (Mme Claire Nobis).



EN DONNANT VOS
TICKETS, DITES

Savon de toilette Cadum

SOCIÉTÉ CADUM S. A. COURBEVOIE (SEINE)

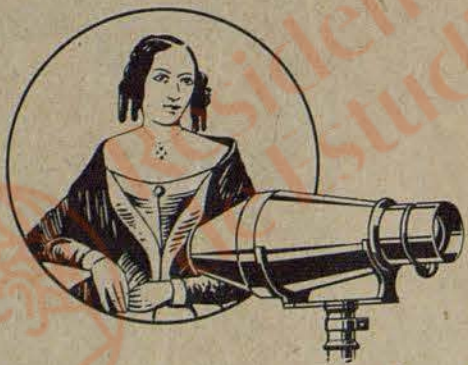
Ludo

Le Stylo
Hors Classe



C'EST UNE PRODUCTION
FRANÇAISE

Réalisée par
Les Usines De L'Ourcq



Un siècle



de photographie
Voigtländer



Olympia

MACHINES A ÉCRIRE POUR BUREAUX
MACHINES A ÉCRIRE PORTATIVES

Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées
par Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt.

En vente en France:

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

29, rue de Berri. — Baisac 42-42.

Représentation générale pour la Belgique: Handelsmaatschappij N.V. Edmond Jacobs, Anvers
En vente à: Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro,
Stockholm, Zagreb. — Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.

72-113



AMERICANA:

De la faveur à la haine

Les problèmes raciaux se posent depuis le jour où
l'homme a eu la claire notion des races. Le reportage
qui suit montre la manière dont les Etats-Unis traitent
ces problèmes. Le lecteur jugera de lui-même.

AUX élections présidentielles américaines de 1940, les bulletins des noirs des Etats du nord déterminèrent la réélection de Roosevelt. On comprendra aisément que l'on n'ait que peu parlé de cette circonstance aux U. S. A. Elle n'en a pas moins des conséquences extraordinaires. Roosevelt et Willkie, — ce dernier a déjà posé sa candidature pour 1944 — déploient depuis des mois d'ardents efforts pour s'arracher l'un à l'autre la faveur des nègres. Il ne s'écoule pas de mois où l'un des deux concurrents n'exprime en un geste symbolique ses sympathies particulières pour les nègres américains. Plus spécialement, Willkie a ces derniers temps réclamé à plusieurs reprises la complète égalité des noirs dans le pays et plus encore dans l'armée.

Mme Pearl S. Buck, auteur en vogue de romans chinois, s'est distinguée par de nombreux articles en faveur de l'égalité des races aux Etats-Unis. Elle déclare que le meilleur argument des adversaires des noirs serait la crainte du mélange des races. Or, estime-t-elle, ce n'est point là une raison suffisante pour maltraiter les 12 millions de nègres d'Amérique; on devrait accepter tranquillement l'éventualité du métissage des races: la démocratie américaine peut la supporter et subsister. Tels sont les discours et les gestes. Cependant, on a assisté cet été à des troubles raciaux, les plus sérieux depuis 1919. Dans des lieux aussi différents que Los Angeles, sur le

Pacifique, et la Floride au sud, Newark et New-York dans l'est, mais plus gravement encore à Detroit, fief d'Henry Ford, des émeutes ont éclaté qui ont coûté la vie à des centaines de noirs et de blancs.

A Detroit, en fin de juin, la police fut débordée; l'agitation raciale domina la ville entière pendant plus de 24 heures. A Paradise Valley, quartier nègre de Detroit, le bruit s'était répandu qu'une négresse aurait été noyée avec son enfant dans le lac Erié par une bande de blancs. Ce fut comme une étincelle. En l'espace d'une demi-heure, des groupes de noirs avaient défoncé et pillé tous les magasins tenus par des blancs. Des automobiles furent bloquées et incendiées. Un médecin que le hasard avait appelé à Paradise Valley, fut découvert par une équipe de nègres; il périt au milieu de clameurs dignes de la brousse africaine — piétiné par des dizaines d'energumènes. Le lendemain, à leur tour, des ouvriers blancs des usines d'armement, en bras de chemise, manches retroussées et armés de gourdin, parcouraient les rues de Detroit, frappant tous les noirs qu'ils parvenaient à saisir. Beaucoup mordirent la poussière. L'excitation était telle que, ce jour-là, 90 % du personnel de nombreuses usines s'absenta. Des scènes analogues se dérouleront, quelques semaines plus tard, à Harlem, quartier nègre de New-York.

Les raisons de l'explosion des passions raciales sont évidentes. Depuis



Vue des récentes émeutes de Detroit, entre noirs et blancs qui bouleversèrent la ville, fin juin 1943. Des bandes armées parcoururent les rues opposant les noirs aux blancs. Il y eut de nombreux tués. Dans plusieurs usines d'armement, 90 % des ouvriers cessèrent le travail.

1940, des centaines de milliers de noirs, jusqu'alors ouvriers agricoles dans les Etats du sud, sont allés travailler dans les cités industrielles du nord. Ils vivent dans de misérables baraques ou dans des huttes en tôle ondulée, autour des villes. Personne ne pense à eux. Dans ces nouveaux slums les conditions d'hygiène et de cohabitation sont indescriptibles, de l'avis même d'Américains. Pendant ce temps, les travailleurs blancs craignent que les noirs ne se contentent de salaires inférieurs bien que, — la grève des houillères l'a montré — les tarifs actuels ne suffisent plus, sous l'effet de l'inflation, à nourrir les blancs. Tout cela a contri-

bué à exaspérer au dernier degré l'opposition des races aux Etats-Unis. L'égalité des droits en faveur des noirs réclamée par les politiciens a eu un effet diamétralement opposé à ce qu'on en attendait.

Sur le plan social, la classe laborieuse blanche n'en ressent que plus vivement la pression des masses noires en ébullition. Fait typique, on a vu à Detroit 20.000 ouvriers des usines d'automobiles Packard faire grève au mois de mai parce que quelques nègres avaient été promus chefs d'équipes. Les dirigeants de la Packard avaient simplement tenté de mettre en pratique, sur un pied modeste, les principes exposés

par Roosevelt, Willkie et Pearl Buck. Résultat catastrophique: les noirs promus durent être licenciés pour décider les 20.000 Américains blancs à reprendre le travail.

Dans les Etats de l'ouest, cette lutte des races s'est déjà prolongée autour de l'importante minorité mexicaine qui vit en Californie. Au cours des troubles qui se sont produits au Texas et en Californie, on a traité les Mexicains à l'égal des nègres. Mais le centre de gravité du problème se situe dans les industries de guerre du nord et de l'est. La question noire y pose un dilemme exaspérant, car les Yankees du nord n'ont pas la vieille expérience du

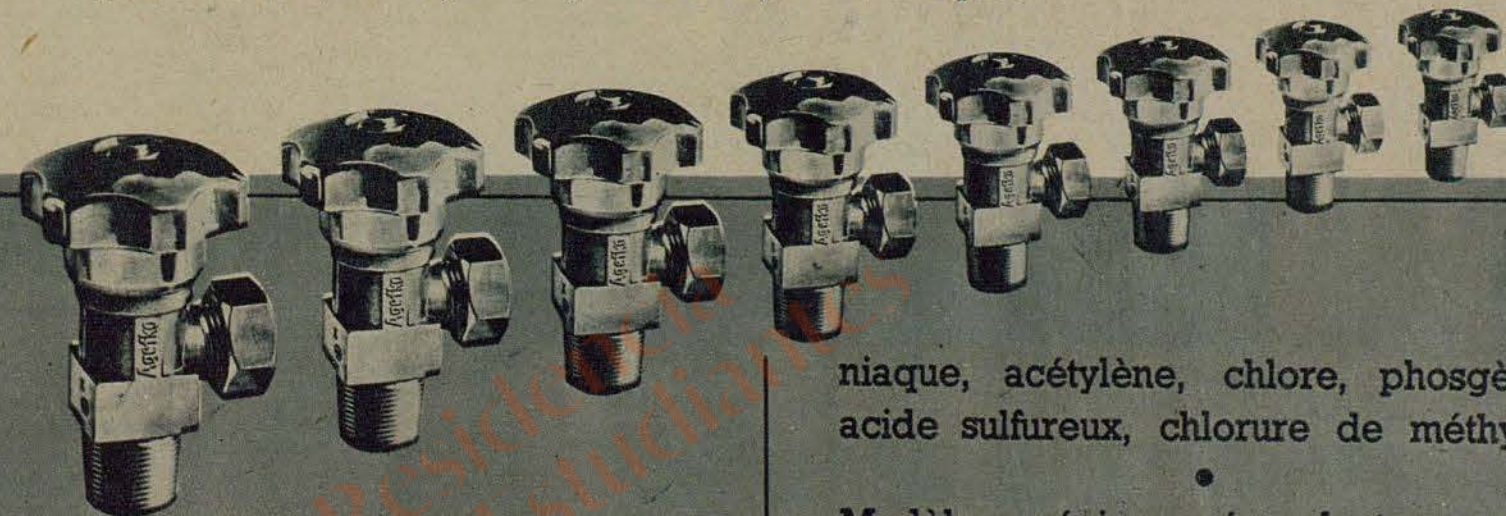
contact des nègres que possèdent et l'élite blanche et la main-d'œuvre blanche du sud. C'est là qu'il faut s'attendre au pire.

On voit que les déclarations officielles des personnalités dirigeantes américaines n'ont aucune portée pratique sur le cours réel des choses. L'abîme qui sépare blancs et noirs s'est encore creusé. A Washington, on ne sait comment sortir de l'impasse. Comme une rouille dévorante, ce problème racial sans issue ronge l'édifice social déjà fragile des Etats-Unis. Les troubles d'origine raciale de cet été ne sont vraisemblablement que le prélude de secousses beaucoup plus graves.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLensäURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

DANS L'ESPRIT DU PRESENT

Cinq ans à peine se sont écoulés depuis qu'un chef d'orchestre jeune se présentait à Berlin, pour y diriger d'abord un concert de la Philharmonique, puis, à l'Opéra National, une représentation de « Fidelio » dans un pur style classique, suivie bientôt de « Tristan » exécutée avec passion, et, d'une représentation spirituelle et bouffonne des « Maîtres chanteurs ». Ce fut une révélation ! Enfin, un interprète jeune et neuf qui, par sa maîtrise de l'art et son génie musical, savait rajeunir et adapter au goût du jour les vieilles partitions. Son nom, Herbert de Karajan, est aujourd'hui célèbre dans le monde de la musique.

Le jeune maître a déjà derrière lui un court mais brillant passé artistique. Salzbourg, toute retentissante de Mozart, le voit naître, et c'est à Vienne qu'il fait ses études. Après quelques années passées au théâtre d'Ulm, il se rend en 1934, à Aix-la-Chapelle. Alors âgé de 26 ans, il conquiert le pupitre de chef d'orchestre, succédant à un autre éminent musicien, Peter Raabe. Non seulement il conduit l'orchestre de l'opéra, mais il donne aussi des concerts et dirige une excellente chorale. Dès lors, il commence à être connu à l'étranger. A Amsterdam, il obtient un gros succès dans un concert de la Société Philharmonique de cette ville et, à Bruxelles, il fait une profonde impression dans l'exécution de la messe en si mineur de Bach, où il se produit avec sa chorale d'Aix-de-la-Chapelle.

Entre temps, le champ de son activité s'étend. En 1941, on l'applaudit à Paris, où il dirige « Tristan » lors d'une série de représentations données par l'Opéra de Berlin. Jamais une œuvre n'avait été aussi puissamment fouillée et présentée avec une aussi magistrale et dramatique passion. On l'avait déjà fêté à Budapest, à Madrid et à Rome, à Milan et à Florence, comme l'interprète idéal de la musique symphonique allemande.

Karajan dirige toujours par cœur, aussi bien l'opéra que le concert, une symphonie de Mozart que l'immense orchestration de « l'Electra » de Strauss. Et sans consulter la partition, il sait toujours transmettre à l'orchestre sa conception musicale, jusqu'au moindre détail. De plus, sa fine sensibilité lui permet d'harmoniser les contrastes les plus durs avec les nuances les plus délicates. Ainsi, parant d'un nouvel éclat des œuvres pourtant déjà anciennes, il réussit à étonner et à intéresser l'auditoire. Ce jeune homme souple aux mouvements mesurés, légers ou énergiques, maîtrise l'orchestre comme un seul instrument, et semble un médium dispensant avec autorité son fluide mystérieux. Il n'est pas l'esclave de ces forces, il les domine, il les conduit, les assemble, les retient et enfin les relâche en une volcanique éruption. Par son génie naturel, il impose cette force magique et créatrice qui est celle de notre temps.



Herbert de Karajan. L'oreille attentive aux douces effluves qu'il dirige d'un mouvement délicat de ses mains, se tient face à l'orchestre.



Replié sur lui-même, attendant la première note, Karajan lève sa baguette...



Par des gestes très doux il contient encore la mélodie qui voudrait s'évanouir...



...et maintenant d'un mouvement libre et vaste, il la fait s'élever de toute sa puissance sonore.



Du regard, il dirige la grave cantilène qu'interprète un soliste.



De sa main gauche, il accentue gaiement l'étincelant scherzo.



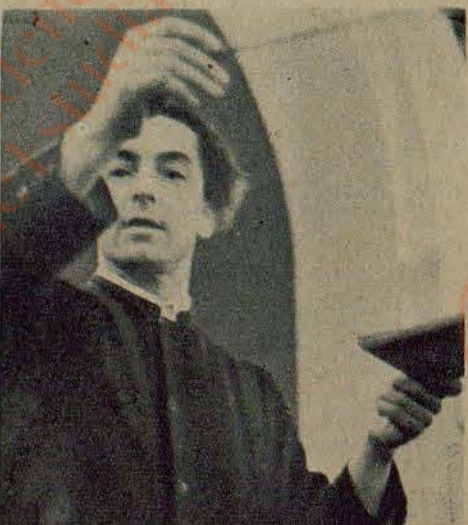
Les cuivres, au fond, sont également conduits d'une main légère.



Il réussit à tirer de l'orchestre des nuances toujours nouvelles.

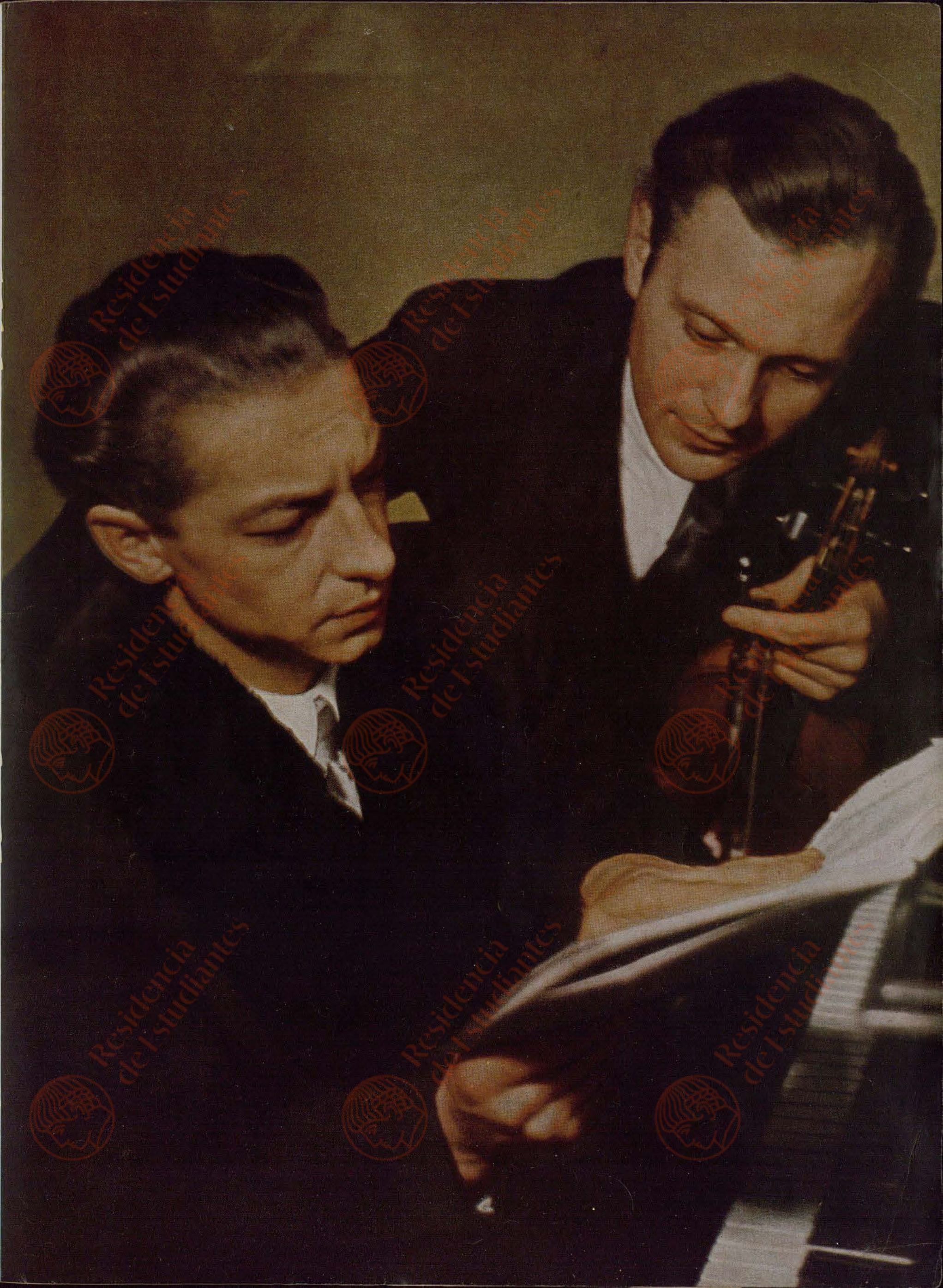


Toutes les forces sont déchaînées. Le chef d'orchestre s'abandonne à l'ivresse des sons.



D'un geste énergique, il assemble tous les instruments sur les dernières mesures de la symphonie.

Avant la répétition. Herbert de Karajan discute la partition avec Siegfried Borries





Le début de la fête. Le tir national tyrolien de 1943 : le cortège dans les rues d'Innsbruck

En 1943 comme en 1363

Une des plus intéressantes fêtes populaires de l'Allemagne

Le monde entier connaît le Tyrol, car les Tyroliens portent des costumes qui ne ressemblent à aucun autre et qui ont influencé la mode des dix dernières années dans le monde entier. Mais que sait-on de ces hommes qui ont créé ces costumes et qui les portent encore aujourd'hui? «Signal» a assisté à la plus grande fête tyrolienne et en donne ici un reportage. Les jours de fête, les hommes sont plus communicatifs qu'à l'ordinaire et on peut faire plus facilement leur connaissance...

LES fêtes d'un peuple ne s'improvisent pas. Elles sont l'expression de l'âme même de ce peuple. Elles sont issues de l'histoire du pays et de la nature des hommes qui l'habitent.

Tel est le caractère de la « Grande fête de tir » du Tyrol, qui eut lieu cette année, comme d'ordinaire, à Innsbruck. A cette occasion, on a vu arriver, de la montagne et de la vallée, les tireurs de tout le pays. Ils se sont rassemblés avec leurs armes de gros et de petit calibre, fusils et carabines, revolvers et pistolets, pour lutter d'adresse aux nombreux stands de tir installés (il y en avait cette année 178), et ils ont concouru pour obtenir des prix honorifiques et des récompenses en argent.

On serait tenté de dire : ce n'est là qu'une fête de tir comme tant d'autres. Mais ce serait une erreur.

Au Tyrol, en effet, le tir n'est pas un sport ordinaire destiné à distraire les bourgeois oisifs. Les sociétés et associations diverses de tireurs tyroliens ont formé, depuis les temps les plus reculés, l'essentiel de la défense du territoire. Dans ces régions alpines, habitées par une race de paysans et de chasseurs, quiconque s'exerce au tir est, en même temps le défenseur du pays. Tout homme capable de porter les armes s'est exercé depuis le plus jeune âge. Autrefois l'arme en honneur était l'arquebuse, aujourd'hui, c'est le fusil. L'existence des corporations de tireurs du pays, composées d'hommes de la noblesse, de la bourgeoisie et des communes (c'est-à-dire de la classe paysanne) remonte au XII^e siècle. Les premiers documents qui établissent leur existence datent de 1363. Dans les communes du Tyrol, depuis les temps les plus reculés, le stand de tir est au même titre que la place du marché ou que la place publique un lieu de rassemblement de la population rurale.

On a appelé le Tyrol « le pays au milieu des montagnes ». La densité de sa population est faible : 25 habitants au kilomètre carré. Dans une des vallées du Tyrol, il existe une commune d'environ 1.200 habitants qui englobe un territoire presque aussi étendu que Berlin ou Vienne. C'est un pays rude qui abrite des hommes rudes. Un romantisme de mauvais aloi a donné de lui, comme de beaucoup d'autres pays, une idée tout à fait fautive. La réalité est bien différente. Qu'on pense par exemple à ce qu'est le Japon véritable, auprès « du Japon » des opérettes eu-

ropéennes. De même le Tyrol et ses habitants : les rudes Tyroliens, maigres et taciturnes, sont tout autres qu'on se les représente. Le Tyrolien n'est pas le gars jovial qui passe son temps à faire des roulades, à danser avec entrain ou à courtiser sa belle à la fenêtre ; c'est un homme grave, replié sur lui-même, viril et attaché à son pays. Ce caractère national se retrouve, à travers les siècles, dans l'organisation des sociétés de tir locales. Le Tyrol est, avant tout, le pays où le tir est en honneur. Et au moins une fois par siècle, les Tyroliens ont mis leur science du tir au service du pays et ont versé leur sang pour la défense du sol natal. Un poète a nommé l'association des tireurs tyroliens « la garde des chamois pour la liberté ».

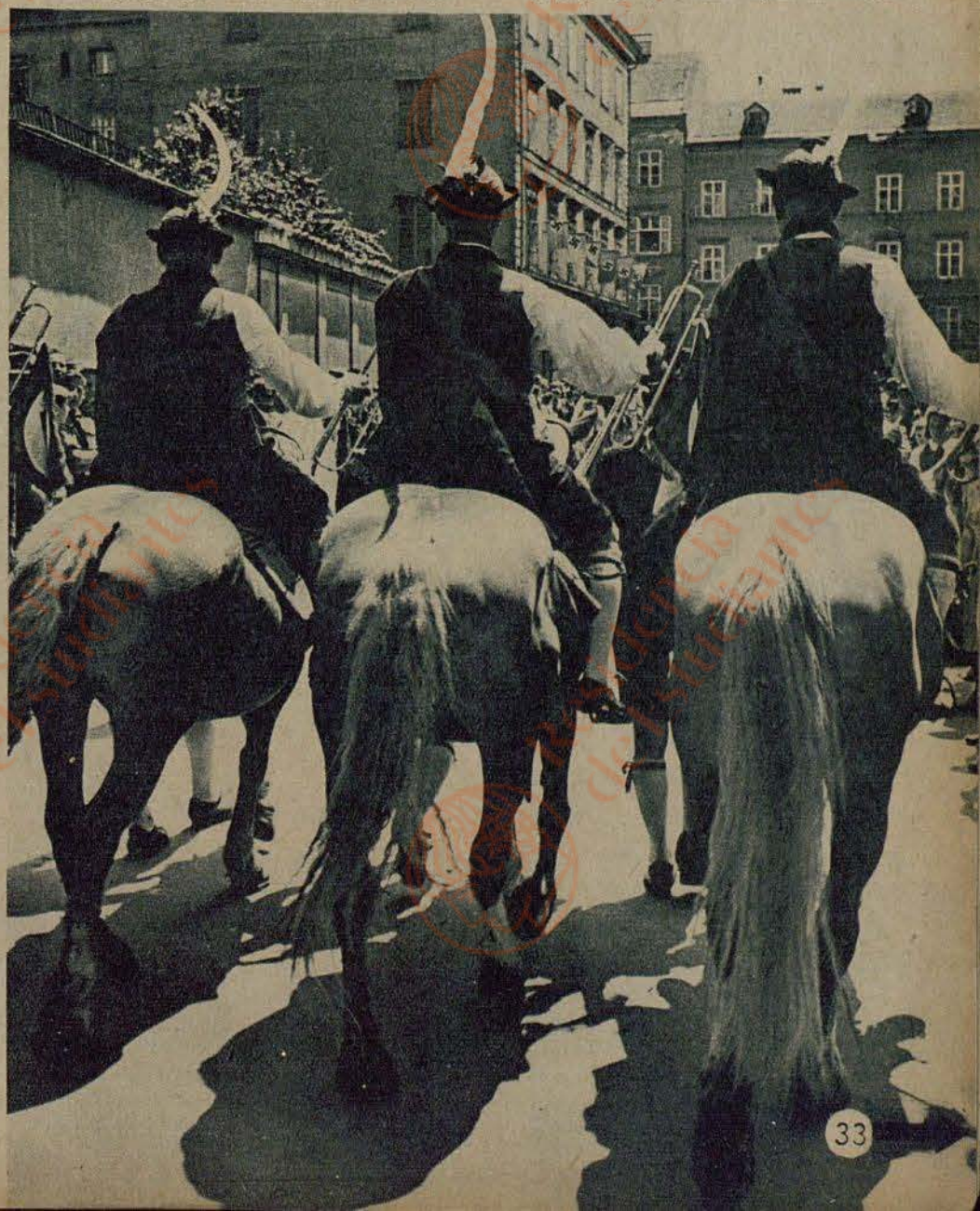
Depuis le XVII^e siècle, les formations militaires du pays sont composées de ces tireurs. L'histoire a montré la valeur de telles formations, depuis la guerre de Trente Ans et celle de la succession d'Espagne, jusqu'à nos jours en passant par la révolte du Tyrol de 1809 sous la conduite d'Andreas Hofer contre Napoléon, et par la première guerre mondiale. En 1915, les 36.000 volontaires tyroliens, comprenant aussi bien de tout jeunes gens que des hommes de 70 ans, défendirent vaillamment et avec succès, pendant des semaines, la frontière méridionale du Tyrol jusqu'à l'arrivée des célèbres régiments tyroliens, les « chasseurs impériaux », d'abord mobilisés contre la Russie et amenés alors en renfort. En 1914, un régiment de chasseurs impériaux, encerclé par une division russe, fut décimé jusqu'au dernier homme. C'est au cours de cette bataille qu'un soldat, dont le nom est resté inconnu, enroula autour de son corps le drapeau du régiment qu'il ne voulait pas abandonner à l'ennemi et s'engloutit avec lui dans un marais. Pendant la guerre de 1914-1918, les quatre régiments de chasseurs eurent 16.000 morts.

Le régiment d'élite autrichien, le « Hoch-und Deutschmeister », qui ne le cédait pas en valeur aux chasseurs impériaux et se composait aussi en grande partie de Tyroliens, combattit dans 200 batailles et perdit, au cours de la première guerre mondiale, 58 % de ses effectifs. Tandis que, durant la Grande Guerre, le pourcentage des pertes s'éleva en moyenne pour l'ensemble du Reich à 27 morts par 1.000 habitants, 39 pour 1.000 des Tyroliens moururent au champ d'honneur.



Trophée moyenâgeux. Au cours du défilé costumé de la grande fête de tir de cette année, à Innsbruck, un canon historique, jadis pris à l'ennemi, est tiré par des artilleurs tyroliens dans leur costume traditionnel

Musique à cheval. Chaque association de tireurs tyroliens a son orchestre. Dans certaines familles, on est musicien de père en fils et l'on se transmet les instruments depuis des siècles





Jeune Tyrolleuse en costume de fête. Nous la voyons ici en costume pittoresque, à l'occasion de la grande fête de tir d'Innsbruck, mais dans la vie ordinaire elle porte la blouse d'ouvrière de fabrique, ou l'uniforme de postière auxiliaire, ou même la simple jupe de la paysanne qui travaille, la faux à la main, dans un pré



Intéressée et impatiente, la jeunesse tyrolleuse regarde les frères aînés et les pères se rendre au stand de tir. Encore une dizaine d'années et le jeune garçon, devenu tireur, se rendra lui-même au stand, portant le fusil sur l'épaule, la crosse en l'air, selon la mode tyrolleuse. Quant à la fillette, elle sera devenue bonne à marier...

Le mystère du Tyrol

Pour bien saisir le sens et la portée qu'ont pour les Tyroliens leur grand concours périodique de tir, il faut savoir quelques mots de l'histoire du pays. Cette histoire, dans ses grandes lignes, ne s'écarte guère de celle de l'évolution générale de l'Europe ; pourtant, elle présente une particularité dont on ne retrouve nulle part le véritable pendant.

Les Tyroliens n'ont jamais aliéné leur liberté au cours de l'histoire. Dès l'origine, ce peuple de paysans a eu son mot à dire en matière politique, autrement certes que ses voisins des vallées suisses. Les Suisses établirent eux-mêmes leur propre gouvernement et se séparèrent du Reich allemand. Les Tyroliens restèrent toujours très attachés à leurs dirigeants — comte, duc, monarque ou gouverneur, mais ils n'abandonnèrent jamais pour cela leur liberté.

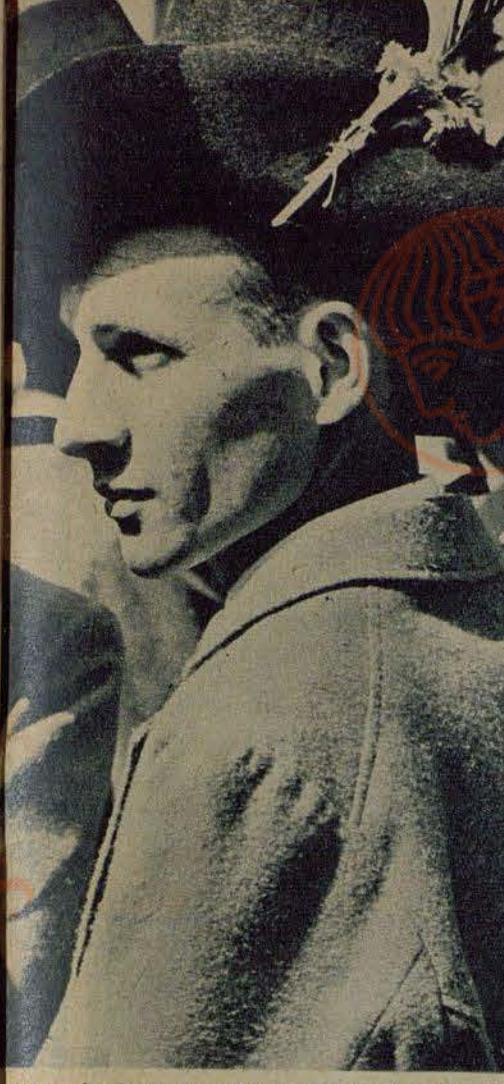
Par exemple, alors que toute l'Europe évoluait vers la monarchie absolue, les paysans tyroliens se taillèrent leur « Magna carta de la Liberté » et leur statut militaire particulier. Ils y fixèrent à leur propre usage des obligations militaires et y rattachèrent aussitôt un droit, le port d'armes. C'était en 1511. Quinze ans plus tard, alors que les conflits paysans agitaient l'Europe centrale, le statut tyrolien voyait le jour : curieux monument de politique paysanne, on y trouve déjà la priorité du bien commun sur le bien privé.

Il faut savoir cela pour comprendre comme les gens du pays les grandes journées tyroliennes de tir. Pour eux, c'est le libre congrès d'hommes libres et forts qui s'intègrent volontairement dans un plus grand cadre et s'exercent volontairement au métier des armes.

Pour parler net : de tout temps les Tyroliens n'ont jamais vu dans la liberté le droit arbitraire pour chacun d'agir à sa guise. Pour eux, la liberté est une fière et consciente contribution aux devoirs de la vie. En cette ligne de conduite virile et pieuse réside le mystère du Tyrol.



Type tyrolien. L'habillement des tireurs tyroliens est une combinaison de costume du pays et d'uniforme. Le caractère particulier de cet habillement est encore accentué par les chapeaux tantôt larges et plats, tantôt hauts et pointus. Ils donnent au visage des chasseurs et des montagnards tyroliens l'aspect d'une grature sur bois



té par les chapeaux tantôt larges et plats, tantôt hauts et pointus. Ils donnent au visage des chasseurs et des montagnards tyroliens l'aspect d'une grature sur bois

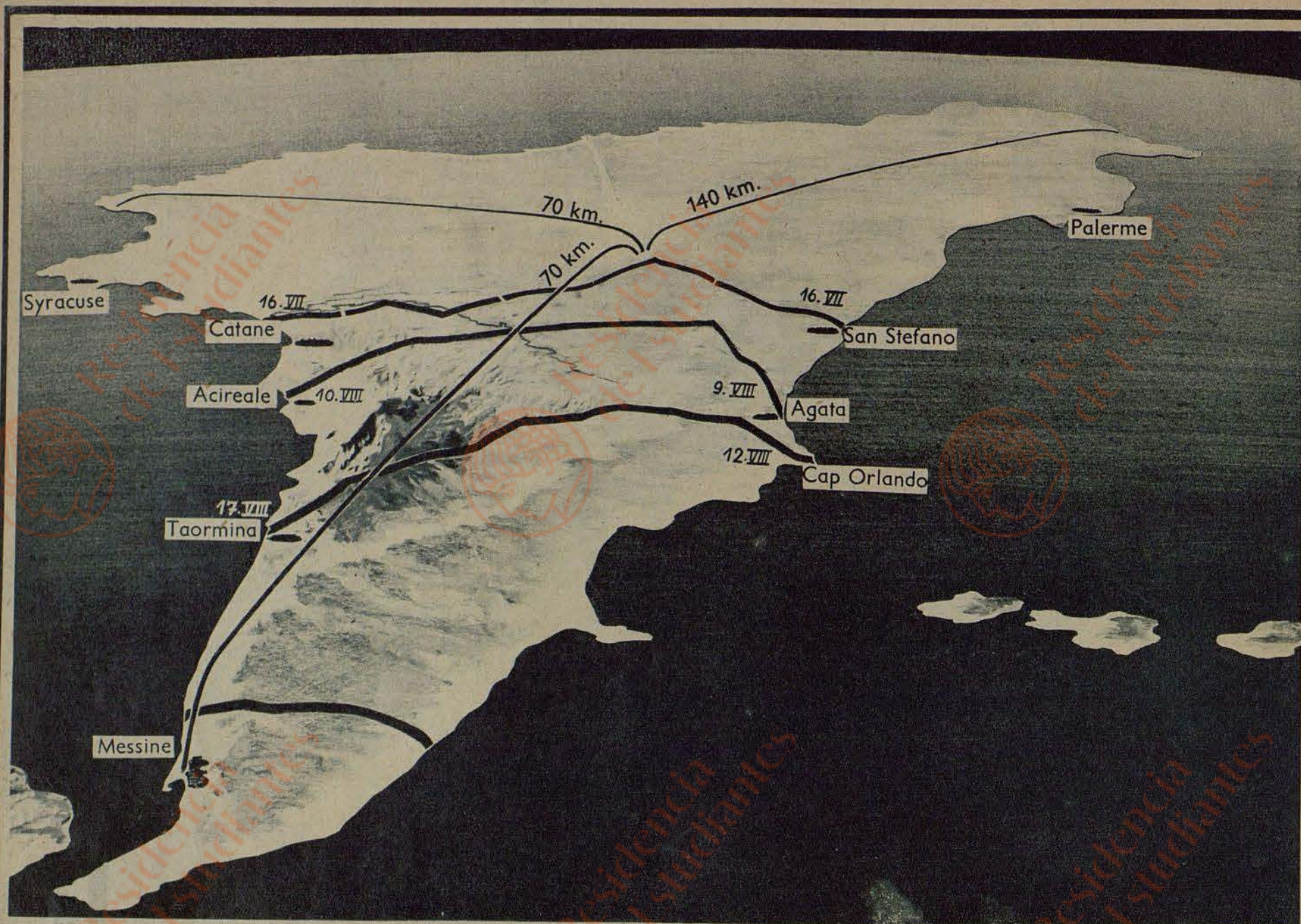


Bonnes à marier, ces grandes sœurs pour qui le concours de tir est un événement passionnant. Le fiancé obtiendra-t-il un prix...



Tireur 1943. Il porte, sur sa tunique, l'insigne d'assaut de l'infanterie et la médaille des blessés qu'il a gagnés sur le front de l'est





La bataille de Sicile et quelques autres...

DEUX armées anglo-américaines se sont heurtées en Sicile à quatre divisions allemandes. L'ordre d'Eisenhower était de couper les Allemands de Messine, et de les anéantir dans le plus bref délai. La Sicile devait être un Dunkerque allemand. Qu'en fut-il en réalité?

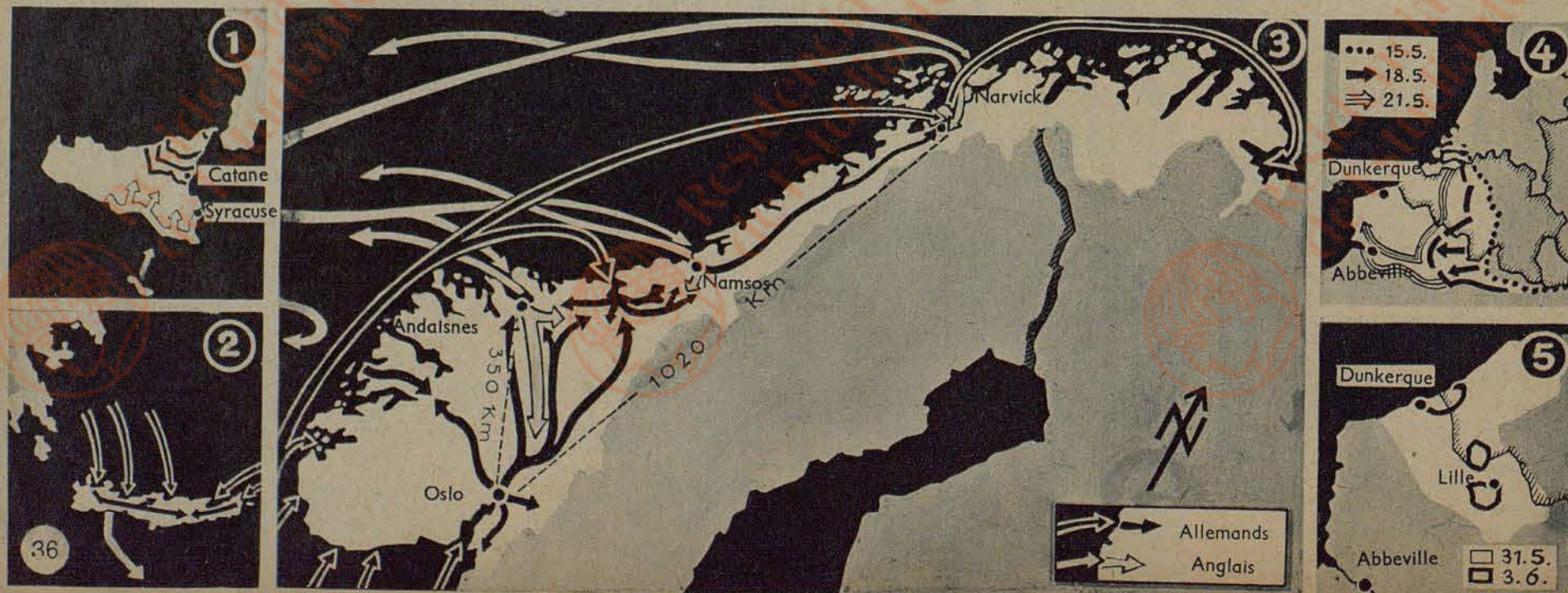
La bataille de Sicile, à laquelle les Anglais et les Américains consacrèrent 39 jours, ne se déroula, dans sa phase décisive, que sur un tiers de l'île (1). La carte ci-dessus indique les phases de la lutte pour ce tiers de l'île. Treize jours d'attaques impétueuses, du 20 mai au 1^{er} juin 1941, suffirent à réduire la Crète (2) en dépit des plus grosses difficultés. L'occupation de la Norvège (3) par les troupes

allemandes, occupation portant sur un territoire douze fois plus vaste que celui de la Sicile, s'effectua du 9 avril au 1^{er} juin 1940. Ces deux débarquements constituent la preuve de la supériorité de l'armement et du commandement allemands. Le « Dunkerque » de 1940 fut le grandiose aboutissement d'un combat d'anéantissement. La Hollande capitulait dès le 14 mai, après la percée de la ligne Grebbe. Le 24 mai commençait l'anéantissement de toutes les forces ennemies en Artois et dans les Flandres (4). Le 28 mai se refermait l'étau sur les restes de quatre armées ennemies. Tandis que l'armée belge capitulait, les Anglais (5), cherchaient à sauver, à Dunkerque, les débris de leur corps expéditionnaire. Enfin, le 4 juin,

Dunkerque capitulait et laissait aux mains des Allemands 88.000 prisonniers. 26 jours après le début de la campagne de France, les Britanniques étaient ainsi rejetés du continent, après avoir vécu ce « Dunkerque » que Churchill reconnut avoir été un « désastre militaire colossal ».

En Sicile, par contre, après plus de cinq semaines d'une résistance héroïque, le dernier grenadier allemand retrouvait le chemin du retour vers les côtes européennes dans un ordre parfait et une organisation militaire impeccable.

Lire aux pages suivantes notre reportage sur les cinq phases de la bataille.



39 Jours...

LES CINQ PHASES DE LA CAMPAGNE DE SICILE

1^{re} phase de la bataille : 10 - 13 juillet 1943

Dans la nuit du 9 au 10 juillet, sur un large front, plusieurs groupes de navires ennemis s'approchent de la côte est et sud-est de la Sicile, entre Marsala, le cap Passero et Augusta. Aussitôt couverts par le feu roulant de l'artillerie lourde des unités navales, les troupes américaines commencent à débarquer simultanément en plusieurs points sur la côte méridionale, près de Licata et de Gela, tandis que les divisions britanniques prennent pied vers Syracuse et le cap Passero. En même temps, des parachutistes et des troupes transportées par avions sont déposées dans la région de Raguse-Comiso.

La bataille des armées d'invasion anglo-américaines vient de commencer contre les petits postes avancés de l'Allemagne et de l'Italie. Les troupes allemandes et italiennes de garde sur ces rivages s'élancent sur l'adversaire en plein débarquement, l'accrochent et le retiennent en d'âpres engagements. Entre temps, l'ennemi débarque également des troupes fraîches en d'autres points de ce vaste front de mer. Les forces descendues en parachutes ou débarquées par avions sur les arrières de la défense sont, presque au fur et à mesure qu'elles se posent au sol, cernées par des piquets d'alerte de l'aviation et de l'infanterie, puis anéanties ou dispersées. Dans la journée même du 10 juillet, le gros de la division cuirassée « Hermann-Göring », qui s'avance à l'est de la route de Gela à Piazza Armerina, en direction de Gela, parvient, avec l'appui de certains éléments de divisions italiennes, à rejeter sur une étroite bande côtière l'ennemi débarqué autour de Gela, l'obligeant en grande partie à reprendre la mer. Dans la partie sud-orientale de l'île, une colonne de la 15^e division blindée, renforcée d'éléments de la division cuirassée « Hermann-Göring » et d'une division italienne, attaque Syracuse. Les sections de parachutistes lâchées par l'ennemi au nord-ouest de Syracuse sont taillées en pièces.

Au cours de la nuit et des journées suivantes, l'adversaire jette sur la

côte, en plusieurs points, de nouveaux gros contingents de troupes, y compris des unités de chars. Près de Marsala et devant Augusta, des tentatives de débarquement de l'ennemi sont repoussées avec des pertes sanglantes. Devant la pression d'un adversaire constamment renforcé par ses têtes de pont et pour se soustraire à la grêle de feu de ses plus gros cuirassés de ligne tirant du large, les troupes allemandes et italiennes, au cours des jours qui suivent, se retirent, en livrant des combats d'arrière-garde, vers des positions de repli situées plus au nord. Malgré l'opiniâtre résistance des Anglais, la ville et le port d'Augusta, ainsi que la presqu'île de Maddalena sont repris par la 15^e division blindée. On se dispute ensuite les routes qui, par d'étroites vallées encaissées, conduisent vers le nord; là, les troupes allemandes et italiennes, appliquant une tactique particulièrement mobile, infligent à l'adversaire des pertes en hommes extraordinairement élevées. Des mouvements de repli bien conçus alternent avec des assauts foudroyants; ceux-ci ont pour effet constant de couper du gros de leurs colonnes les éléments ennemis lancés en flèche et de les détruire. Là aussi s'affirme la qualité des engins antichars des troupes allemandes; elle leur permet d'abattre aussi bien le char lourd américain « Dreadnought » que les autres.

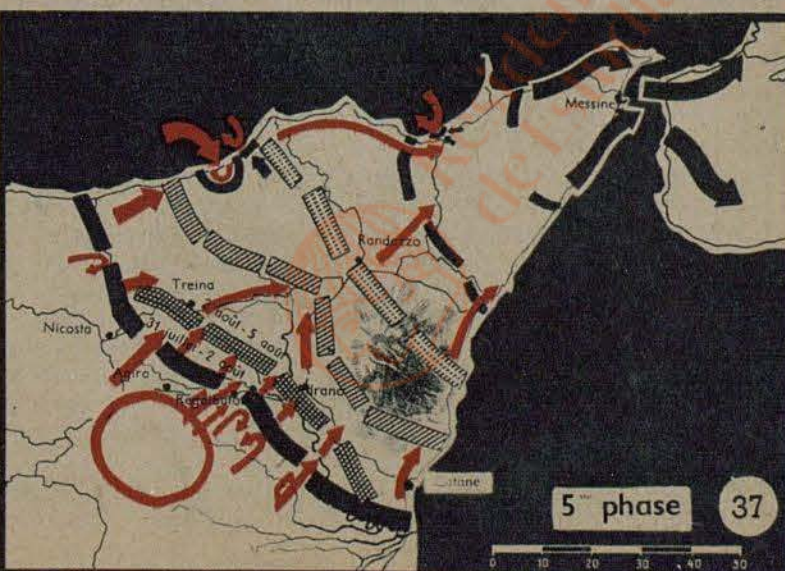
Presque sans interruption, la Luftwaffe se dépense de jour comme de nuit; ses escadrilles de combat, d'attaque en piqué, de chasse et d'avions-torpilleurs se jettent sur les rassemblements de troupes et les colonnes ennemies en marche, surprennent les opérations de débarquement et y sèment la dévastation. Depuis le début des débarquements jusqu'au 13 juillet, l'aviation allemande, à elle seule, a coulé 20 transports de troupes, cargos et bateaux de commerce, d'un total de 107.500 tonnes, ainsi que de nombreuses allèges. 97 navires marchands, 5 croiseurs, 2 destroyers et un grand nombre d'allèges sont endommagés à la bombe. 83 avions ennemis sont détruits en combat aérien ou par la D.C.A.

2^e phase de la bataille : 14 - 17 juillet 1943

Dans les journées qui suivent, l'adversaire, concentrant visiblement son effort sur certains secteurs, cherche d'un côté à s'ouvrir la plaine de Catane et, de l'autre, à percer l'aile droite du front de défense allemand pour gagner la région d'Enna, au cœur de la Sicile. Le général Montgomery commande la 8^e armée anglaise dans le sud-est de l'île; il renforce, en effet, par de nouveaux débarquements, les forces anglaises accrochées au sud de Catane par la vigoureuse défense allemande; il essaie, par l'emploi massif de parachutistes et de troupes transportées par avions au nord-ouest et au sud de Catane, d'ébranler la résistance des troupes allemandes en les prenant à revers. Sur les fronts de mer d'Augusta et de Catane, navires de ligne, porte-avions, croiseurs et contre-torpilleurs évoluent; leur artillerie

lourde et moyenne tonne sans arrêt pour obliger les Allemands à rester terrés.

Au cours des jours suivants, les défenseurs tiennent encore, en dépit de l'énorme disproportion des moyens mis en œuvre. A peine les forces débarquées par la voie des airs au nord-ouest et au sud de Catane ont-elles pu songer à se déployer qu'elles sont enveloppées et décimées. On en arrive aux grandes poussées des Britanniques; malgré un large accompagnement de chars et d'avions, elles se brisent, après de rudes engagements, devant le front des défenseurs; les pertes sont très lourdes et la plaine de Catane n'est pas même entamée. La seule division cuirassée « Hermann-Göring » détruit en quelques jours, devant Catane, 130 chars d'assaut et abat 15 avions ennemis.





Les éclatements se succèdent, ébrançant la ligne de l'adversaire qui ne peut aborder l'opiniâtre défense allemande qu'au prix de pertes élevées.

Les offensives entreprises par les Américains dans l'ouest du pays ont le même sort. Le général Patton a fait débarquer, lui aussi, des réserves dans les bases de Licata et de Gela et il les a concentrées dans la région de Barrafranca pour combler, tant en hommes qu'en matériel, les pertes éprouvées dans les premiers chocs. Il a pour objectif la ville d'Enna, centre du réseau de communications dont la possession doit décider du sort des opérations ultérieures. Là aussi, les Américains cherchent à pousser leur infanterie en avant; or, malgré l'appui de grosses forces en chars d'assaut et en avions, malgré un soutien massif d'artillerie des plus forts calibres, les efforts ne répondent pas aux espérances.

Avec des pertes sanglantes pour l'ennemi, toutes les attaques sont clouées sur place par le feu précis des défenseurs, souvent même avant d'avoir atteint leur ligne de résistance. La Luftwaffe appuie efficacement les combats à terre; dans cette phase, son action principale vise encore à frapper les communications maritimes de l'adversaire dans les eaux de l'île. Du 14 au 17 juillet, l'aviation allemande coule un destroyer et 28 navires: transports de troupes, pétroliers, cargos chargés de munitions, bateaux de ravitaillement et de débarquement, jaugeant ensemble 94.000 tonnes. Cinq croiseurs, cinq contre-torpilleurs et 53 navires d'usage divers sont endommagés. 43 avions ennemis sont abattus.

du 18 au 23 juillet, l'ennemi se voit par suite obligé d'observer des temps d'arrêt de plus en plus prolongés entre ses poussées; c'est qu'il lui faut, d'une part, regrouper ses unités décimées et, d'autre part, les reformer en faisant appel à des réserves intactes. Le plan de conquête de la Sicile avait prévu un certain nombre de divisions d'attaque; ce nombre est d'ores et déjà bien dépassé. Le général Alexander, qui dirige les opérations de Sicile, doit, face à la résistance aussi efficace qu'héroïque des défenseurs, réclamer de nouvelles divisions au quartier général des Alliés; or, il faut leur faire passer la mer que surveille la Luftwaffe, toujours menaçante. C'est justement sur l'eau que s'étale le côté le plus vulnérable des Britanniques et Américains. Les succès de l'aviation allemande, ceux des unités navales aussi, accroissent de jour en jour les difficultés de l'ennemi.

C'est ainsi que la seule Luftwaffe coule dans les eaux de la Sicile deux grands transports de troupes de 14.500 tonnes et un pétrolier de 10.000 tonnes; elle endommage un croiseur, un

3^e phase de la bataille: 13—23 juillet 1943

La troisième phase de la bataille de Sicile est marquée par un facile triomphe des Américains. Ils pénètrent dans les parties ouest et nord-ouest de l'île qu'ont évacuées les troupes allemandes et occupent sans combat les villes de Trapani et de Palerme.

Fort différente, certes, se présente la situation dans l'est et le nord-est de l'île. A nouveau, on tente de concentrer l'effort principal en deux foyers, et l'on rassemble à cet effet de nombreux corps rapides et motorisés. Les Américains ont pour objectif d'envelopper en deux endroits la 15^e division blindée allemande et des éléments de divisions italiennes pour atteindre ensuite, vers de nord et le nord-est, les routes de montagne qui, par Randazzo, conduisent à Messine.

Le second coin à enfoncer échoit aux Britanniques. La 8^e armée anglaise, malgré les échecs qu'elle a essuyés durant la deuxième phase de la bataille, doit tenter à nouveau d'envahir de front la plaine de Catane, pour longer vers le nord la route côtière et

couper, au delà du massif de l'Etna, la ligne de retraite des troupes allemandes et italiennes vers Messine.

Pourtant, ce stade de la bataille ne verra pas encore se réaliser les plans stratégiques de l'ennemi, tandis qu'il lui coûtera des pertes disproportionnées en hommes et en matériel.

L'adversaire attaque. Partout, que ce soit dans le secteur central ou oriental du front de Sicile, la puissance de ses formations blindées se brise sous les coups des armes anti-chars des défenseurs. Quant à l'infanterie ennemie, là du moins où elle parvient à franchir la zone des petits postes jusqu'à la ligne de résistance, les grenadiers allemands et italiens restent, d'homme à homme, les maîtres incontestés de la situation. La tactique appliquée en Sicile est assez spéciale. Particulièrement mobile, favorisée de vingt manières par le relief d'un sol parsemé de coupures abruptes et de défilés étroits, elle permet avec un minimum de moyens d'infliger à l'agresseur le maximum de pertes. Au cours des combats

contre-torpilleur, 21 navires, la plupart de grosseur moyenne, et d'innombrables chalands de débarquement.

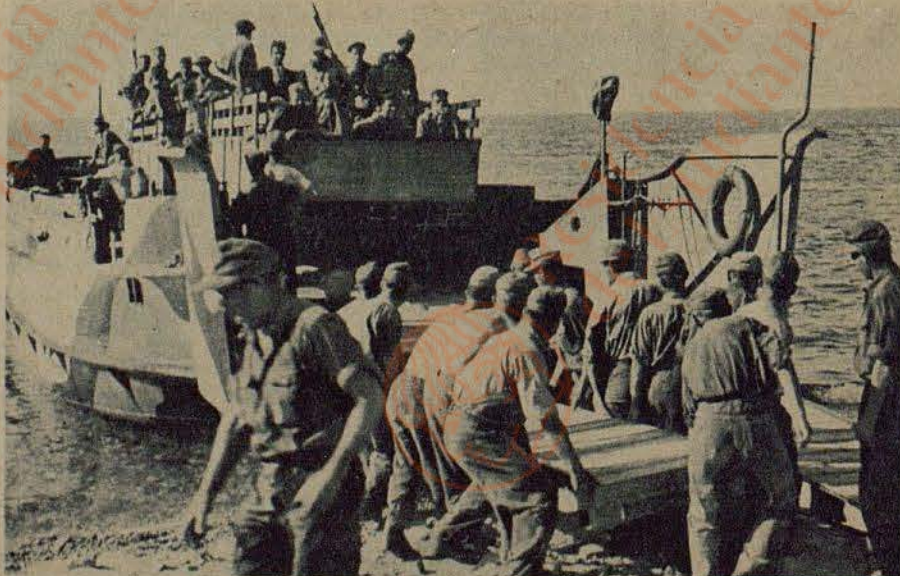
Un exploit particulièrement brillant s'inscrit à l'actif de six vedettes rapides allemandes. Dans la nuit du 19 au 20 juillet, par bonne visibilité, elles pénètrent dans le port de Syracuse, coulant deux destroyers à l'ancre et un vapeur de 3.000 tonnes et endommageant un grand transport de troupes de 8.000 tonnes.

4^e phase de la bataille: 24—31 juillet 1943

Le 30 juillet seulement, les Anglais se sentent assez forts pour reprendre l'offensive. En tournant l'aile droite de la division cuirassée « Hermann-Göring » qui tient le sud et le sud-ouest de Catane, l'ennemi s'efforce, en de puissantes attaques appuyées par des chars et de l'artillerie, de percer sur Regalbuto. Simultanément, un second groupe de forces pousse vers Catenuova. Tandis que l'offensive sur Regalbuto est clouée sur place par nos feux combinés avant d'avoir abordé l'objectif, des combats acharnés et indécis se terminent par la perte de Catenuova. Dans la nuit du 31 juillet, la ligne principale est reportée sur les hauteurs au nord-est de Catenuova et de Regalbuto, à son tour abandonnée.

L'ennemi dispose alors de larges moyens d'action. Ne ménageant pas ses divisions, il les lance à la conquête des objectifs qu'il n'avait pu atteindre au cours de la bataille de la semaine précédente. Il regroupe donc ses forces et décale l'axe de leur pression vers le secteur américain. Il espère enfoncer de ce côté plusieurs coins irrésistibles au cœur de la défense d'où, les énergies une fois ébranlées, il pourrait déboucher vers l'est, le long de la route côtière. Une deuxième masse d'attaque, formée de corps entièrement motorisés, doit bousculer les troupes disposées autour de Leonforte et d'Agira et, les débordant vers le nord, opérer sa jonction avec le groupe nord.

De ce côté, l'adversaire se contente d'abord de tâter le terrain avec de faibles forces. Puis, le 25 juillet, il



Cela fait document. Méthodiquement, comme à la manœuvre, les derniers combattants allemands de Sicile passent sur des bacs le détroit de Sicile

entreprend une grosse poussée le long du littoral. La division de grenadiers motorisés y bloque son élan, puis rejette l'ennemi en arrière en une contre-attaque endiablée. Le jour suivant, les Américains se remettent en branle : cette fois, ils frappent dans le vide.

Les combats ultérieurs démontrent l'efficacité de la tactique mobile allemande. Résistance opiniâtre et décrochage à l'instant voulu alternent avec de fulgurantes attaques. Sur le littoral, l'action retardatrice des troupes allemandes empêche l'offensive ennemie de déployer tous ses moyens ; la seconde masse de choc, le « coin » des Américains, se heurte dans le secteur central à l'indomptable résolution des grenadiers allemands. Rien que l'assaut à livrer aux arrière-gardes qui couvrent Leonforte réclame la mise en ligne de toutes les forces de l'adversaire. En vue d'une seconde poussée sur Agira, l'ennemi se voit obligé de remembrer ses formations durement éprouvées et de les compléter avec des réserves. Puis, c'est la grande atta-

que contre Agira. Le combat est rude, particulièrement mouvementé ; de part et d'autre, on fait appel à toutes les réserves, mais la tentative de percée ennemie sur Agira s'effondre avec la manœuvre d'enveloppement prévue.

La Luftwaffe opère sur la Sicile avec de grosses formations d'avions de combat et de chasse ; elle intervient efficacement dans les combats à terre. Cependant, cette phase de la bataille la voit encore porter ses coups principaux contre les navires dans les eaux siciliennes et contre les bases de l'Afrique du Nord.

Elle frappe à mort 3 grands navires de commerce, jaugeant 20.000 tonnes, ainsi qu'un pétrolier de 7.000 tonnes et endommage sérieusement 36 cargos, un croiseur et deux petits bateaux de guerre. 64 avions ennemis sont abattus en combat aérien ou par la D.C.A. Un croiseur est torpillé et un sous-marin adverse est coulé par de petites unités rapides de la marine allemande. La D.C.A. des navires abat 7 appareils ennemis.

5^e phase de la bataille : 1^{er} - 17 août 1943

Aux premiers jours d'août, l'ennemi, tant dans le secteur sud, devant la division cuirassée « Hermann-Göring », que dans le secteur nord, devant la 29^e division blindée, n'entreprend pas grand-chose. Pendant ce temps, l'axe de son action se déplace vers le secteur central. Ses intentions sont claires. Il veut mettre la main sur les deux routes qui, l'une par Troina, l'autre par Adrano, mènent à Randazzo-Messine. Dans ce but, l'ennemi rassemble au centre, dans la zone de Nicosia-Agira-Regalbuto, le gros de ses formations prêtes à passer à l'offensive. Les troupes allemandes et italiennes, cette fois, sont à la veille de leur plus lourde épreuve de la campagne. Si elles parviennent encore à repousser l'attaque où vont être jetées des forces très supérieures aux leurs en hommes et en matériel, et, grâce à une tactique assouplie, à gagner du temps en vue de permettre au gros de leur armée de rompre le contact, leur mission de défenseurs aura été remplie. Conscients de cette mission historique, les formations blindées allemandes au moral intact attendent l'offensive qui

se prépare et la contiennent, ce qui oblige l'ennemi à regrouper constamment ses forces. Pendant ce temps et selon les ordres reçus, le gros des troupes allemandes et italiennes rompt vers le nord-est. L'ennemi, cherchant à le talonner, s'empêtre dans des champs de mines denses et étagés en profondeur ; il y perd un temps précieux. Il essaie d'agir latéralement, en débarquant dans le dos des formations allemandes et italiennes pour entraver leur marche rétrograde ; des contre-attaques l'en empêchent ; ses unités débarquées sont cernées, anéanties ou rejetées à la mer.

Loin de la pression adverse, le passage des troupes vers l'Italie continentale s'effectue depuis plusieurs jours. Les arrière-gardes allemandes déploient des prodiges de valeur, barrant à un ennemi vingt fois plus puissant l'accès des ports d'embarquement. Grâce à elles, il devient possible de faire passer en Italie, par le détroit de Messine, l'ensemble des corps engagés en Sicile, avec leurs armes lourdes et leurs chars, leurs canons, camions et outillage.

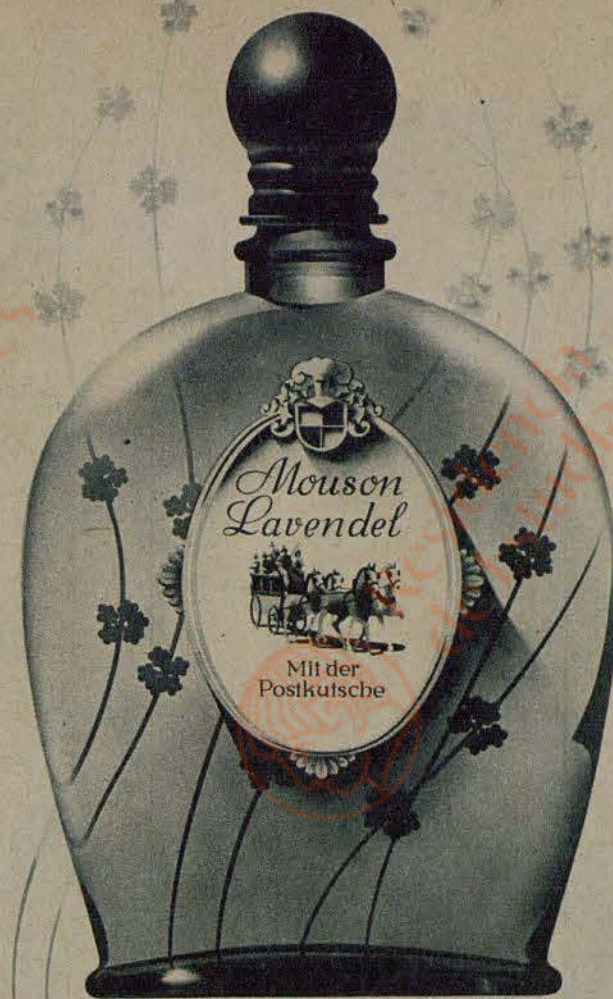
La bataille de Sicile, la bataille des 39 jours, est arrivée à sa conclusion. Les combats se sont prolongés cinq semaines ; ils ont permis à ces éléments de l'armée de remplir la mission que leur avait confiée le commandement : servir de poste avancé et gagner du temps au profit du gros des forces. L'histoire, plus tard, saura reconnaître l'héroïsme déployé dans ces combats d'hier où un corps expéditionnaire aussi restreint que résolu mit hors de combat plus d'un tiers des forces actives d'un adversaire très supérieur en nombre.

Durant cette période, l'aviation allemande a privé l'adversaire de l'usage de précieux navires, qu'elle a détruits ou endommagés. 61 bâtiments de transport et de commerce, le plus souvent chargés de troupes ou de matériel et, jaugeant 290.100 tonnes, ont été coulés ainsi qu'un croiseur, sept destroyers, trois corvettes et de nombreuses petites unités de guerre. En outre, 59 navires, représentant 273.750 tonnes, ont été si gravement endommagés que leur perte est certaine. Et l'on passe sous silence les navires plus ou moins nombreux qui furent incendiés ou touchés par des bombes de tous calibres.

L'effort de la marine de guerre est également sans exemple. Elle a, presque exclusivement à l'aide de petites unités, mené à bien l'énorme tâche d'évacuer toutes les troupes allemandes et italiennes, avec armes et bagages, 10.000 véhicules ou peu s'en faut, 17.000 tonnes de munitions, le carburant, les pièces de rechange, et au moins 4.000 blessés, durant les premières semaines d'août.

Ce tour de force de valeur militaire et d'organisation, en face d'un adversaire au moins quatre fois supérieur, réclamait des soldats capables de déjouer sur le terrain toute percée et tout mouvement tournant, des forces navales décidées à tout, bien que n'assurant la navette des transports qu'avec de petits bâtiments protégés par des unités légères, et une aviation intervenant en force dans les combats au sol, affrontant l'adversaire en combats aériens et détruisant ou avariant un précieux tonnage flottant.

Troupe et commandement ont ainsi réalisé un exploit qui passera dans l'histoire à l'égal d'une offensive victorieuse.



MOUSON LAVENDEL

WHEN



Rosodont

LA PÂTE DENTIFRICE SOLIDE «BERGMANN»

LE PRODUIT ALLEMAND DE QUALITÉ. EMPAQUETAGE SYNTHÉTIQUE ALLEMAND

A. H. A. BERGMANN, WALDHEIM (SA.)

AHAB

Signal



**Les nègres des
Etats-Unis: bétail
pour les élections ou
rebut de l'humanité?**

«Signal» publie dans ce nu-
méro un article sur ce
grave problème
américain.